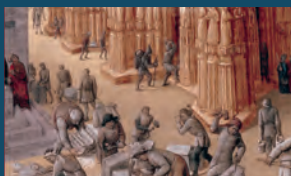


PAUL CHRISTOPHE



2000 ANS D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

NOUVELLE ÉDITION



MAME

Paul CHRISTOPHE

2000 ANS
D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

MAMÉ
DESCLÉE

L'AUTEUR

Paul Christophe, professeur émérite à la faculté de théologie de l'Université catholique de Lille, a écrit de nombreux ouvrages de recherche ou d'initiation. Il a dirigé la collection « Bibliothèque d'histoire du christianisme » aux Éditions Desclée (34 vol.) et la collection des « Petits Cerf-Histoire » aux Éditions du Cerf (70 volumes parus).

1^{re} édition en 2 volumes :

L'Église dans l'histoire des hommes, t. I : *Des origines au XV^e siècle*, 1982 ;
t. II : *Du XV^e siècle à nos jours*, 1983.

Nouvelle édition revue, mise à jour et augmentée.

Direction : Guillaume Arnaud

Direction éditoriale : David Gabillet

Édition : Pauline Trémolet, assistée d'Émilie de Lépinau pour la rédaction du texte en marge pour le chapitre 50

Direction artistique : Élisabeth Hebert

Direction de fabrication : Thierry Dubus

Fabrication : Gwendoline da Rocha

© Mame-Desclée, Paris, 2017

ISBN : 978-2-7289-2375-5

MDS : 531 213 N1

AVANT-PROPOS

CE LIVRE S'ADRESSE :

- *aux chrétiens qui souhaitent connaître le passé de l'Église pour mieux voir son visage ;*
- *à ceux qui veulent discerner sa permanence, ses traits caractéristiques et son évolution dans le cours de l'Histoire ;*
- *à ceux qui désirent découvrir les institutions qui l'ont soutenue, les hommes qui l'ont illustrée et le peuple qui la constitue ;*
- *à ceux qui, pour y parvenir, cherchent une initiation à l'Histoire de l'Église et un instrument de travail pour des études plus approfondies.*

DANS CE BUT :

- *Chaque chapitre veut former un tout compréhensible, contenant les éléments d'explication nécessaires. Le lecteur peut, par exemple, étudier à part l'Église d'Orient, en parcourant à la suite les chapitres qui la concernent spécialement : 5, 10, 11, 15 et 18 ;*
- *l'attention du lecteur est soutenue par un fil conducteur disposé dans les marges ;*
- *des tableaux généalogiques et systématiques situent avec précision les noms importants et les faits majeurs : ils favorisent une meilleure intelligence du texte ;*
- *chaque chapitre est suivi d'une liste d'ouvrages susceptibles de satisfaire le lecteur qui désire poursuivre l'étude d'une question particulière.*

EN BREF :

- *cet ouvrage veut être un livre que l'on ne quitte pas après une première lecture, mais que l'on garde à portée de la main...*

Au lecteur de dire si nous avons réussi !...

1

LA NAISSANCE
DE L'ÉGLISE

UNE BONNE NOUVELLE

*A Jérusalem,
une annonce
retentit,*

extraordinaire

et provoquante :

Jésus est mort

*et Dieu
l'a ressuscité.*

*Des témoins
affirment
l'avoir vu.*

« Jésus Seigneur », c'est la proclamation (*kérygma*, dont nous avons fait *kérygme*) qui résonne aux carrefours de Jérusalem, dans les années 30... « Christ Jésus », voici l'annonce qui doit combler l'espérance d'Israël...

Les hommes qui lancent ces cris savent qu'ils apportent une nouvelle étonnante. Affirmer que Jésus est Seigneur (*Kyrios*), c'est lui appliquer le mot utilisé en grec pour exprimer le nom du Dieu d'Israël, et faire de lui le souverain du monde. Dire que Jésus est Christ, c'est voir en lui le Messie attendu par le peuple juif.

Ce message constitue en même temps une provocation. Car le Christ (Messie) devait être un roi de gloire. Or Jésus a subi le supplice infamant des esclaves : la crucifixion. Pierre et les autres ne le cachent pas, bien au contraire ; ils font même du scandale de la croix un trait indélébile du Messie qu'ils annoncent. Jésus de Nazareth, « vous l'avez supprimé en le faisant crucifier » (*Actes 2, 23*)... Lui, le premier des vivants, « vous l'avez fait mourir » (*Actes 3, 15*). Ce Jésus, « vous l'avez exécuté en le pendant au bois » (*Actes 5, 30*) ; Jésus de Nazareth, « vous l'avez crucifié » (*Actes 4, 10*).

Mais l'insistance sur le scandale du Christ mis en croix prend tout son sens dans l'affirmation qui l'accompagne constamment : Jésus est ressuscité. Ce Jésus que les autorités de Jérusalem ont livré à la mort, Dieu l'a ressuscité. Il est vivant. Il est « le vivant » (*Luc 24, 5*). Tel est le message transmis aux femmes au matin de Pâques : Jésus est vivant (*Luc 24, 23*). Tel est le nœud du débat entre ceux qui entendent la Bonne Nouvelle et ceux qui la refusent. Le gouverneur Festus résume ainsi pour le roi Agrippa les accusations lancées contre Paul : il s'agit « d'un certain Jésus qui est mort, mais que Paul prétendait toujours en vie » (*Actes 25, 19*).

Le fondement de cette affirmation inouïe consistait en ce que Jésus s'était fait voir. Il est intervenu dans la vie de Pierre, dans celle des Douze, qui ont mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts. La prédication de Pierre ponctue l'annonce de la résurrection de Jésus par une phrase qui revient comme un refrain : « Nous en sommes témoins ». Pierre ajoutait que la mort de Jésus avait un sens :

il était mort « pour nos péchés ». Sa résurrection nous apportait le salut : lui seul, et personne d'autre, pouvait nous sauver.

Lorsque l'apôtre Paul réfute ceux qui soutiennent que les morts ne peuvent ressusciter, il se fonde sur la résurrection du Christ et s'appuie sur la tradition orale qui venait des témoins :

« Je vous ai transmis ce que j'avais moi-même reçu : Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. Il est apparu à Céphas, puis aux Douze » (I Cor. 15, 3-5).

A ce *credo* primitif, Paul ajoute quelques compléments :

« Ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois : la plupart sont encore vivants et quelques-uns sont morts. Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. En tout dernier lieu, il m'est aussi apparu, à moi l'avorton. Car je suis le plus petit des apôtres, moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu » (I Cor. 15, 6-9).

Et Paul de conclure :

« Bref, que ce soit moi, que ce soit eux, voilà ce que nous proclamons et voilà ce que vous avez cru » (I Cor. 15, 11).

Le noyau de cette confession de foi doit sortir de la première prédication de Jérusalem : elle souligne en effet le rôle de Céphas (le Roc), celui des Douze (les fondements) et l'importance de Jacques, frère (= parent) de Jésus et chef de l'Église mère¹. Cette première proclamation s'adressait à des Juifs, car, en plus des apparitions du Christ ressuscité, elle mentionne que tout cela s'est fait « selon les Écritures ». Aux Juifs qui croient en Dieu, il importe de montrer que la mort et la résurrection de Jésus prennent place dans le dessein de Dieu et portent à son achèvement toute l'histoire du salut vécue par Israël.

Voilà en Jésus lui-même la réalisation de l'attente des prophètes avait constitué une pierre d'achoppement pour les Douze eux-mêmes. Lors de l'arrestation de Jésus, ils avaient fui ou affirmé ne pas le connaître. Avant de le « reconnaître », les disciples avaient dû être éclairés par le Seigneur lui-même, comme deux d'entre eux l'avaient été sur la route

*Tel est le noyau
de la prédication
chrétienne*

adressée aux Juifs,

*invités à reconnaître
en Jésus
celui qu'attendaient
les Prophètes.*

*L'annonce
de Jésus ressuscité
fonde l'Église.*

de Jérusalem à Emmaüs. Ces hommes ont commencé par douter. Mais la rencontre du Ressuscité leur ouvre les yeux et sa puissance de salut les propulse sur la route pour « proclamer l'Évangile à toute créature ».

L'Église, nouveau peuple de Dieu, naît de l'Esprit de Dieu, communiqué par Jésus ressuscité. Jean situe cette naissance au soir même de Pâques quand Jésus apparaît aux disciples et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint » (*Jean* 20, 22). Luc la situe au soir de la Pentecôte, en référence à la fête qui célébrait la naissance du peuple d'Israël (*Actes* 2, 1-13). Écrivant son « récit » vers l'an 80, Luc attribue à l'Esprit Saint le dynamisme missionnaire de l'Église qui annonce la Bonne Nouvelle à chaque peuple, dans sa propre langue, à partir d'une poignée de Galiléens (*Actes* 2, 7).

UNE POIGNÉE D'HOMMES

*Jésus avait choisi
lui-même
les témoins
de sa résurrection.*

Jésus avait rassemblé autour de lui un groupe de Douze. Ce nombre se référait aux douze tribus d'Israël : ils devaient être les cadres du nouveau peuple de Dieu : « Vous siégerez vous aussi sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël » (*Mat.* 19, 28). Pierre croit donc nécessaire de remplacer Judas qui s'est suicidé après avoir livré son maître : pour être candidat, il faut avoir accompagné Jésus depuis le baptême de Jean et devenir « témoin de sa Résurrection » (*Actes* 1, 22). Deux hommes sont présentés. Matthias est élu par tirage au sort : c'est à Dieu lui-même qu'il revient de compléter le nombre des responsables de son nouveau peuple.

Les Douze nous sont connus par le livre des *Actes des Apôtres* et par les *Évangiles* : Pierre et André, Jacques et Jean, etc... Ils sont différents par l'origine sociale. La plupart sont des pêcheurs ; Zébédée, le père de Jacques et Jean, devait diriger une petite entreprise de pêche. Mais ils comptent aussi un percepteur d'impôts (Lévi/Matthieu). Ils viennent de Galilée où le mouvement nationaliste était puissant et où les Romains réprimaient périodiquement les aspirations

populaires. L'Évangile parle de ces Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs sacrifices (*Luc 13, 1*). Ils se heurtent donc à l'opposition des grands-prêtres de la maison d'Anne dont la fortune était liée à l'occupant romain. Ils rencontrent aussi l'hostilité des Sadducéens qui s'en tiennent à une interprétation littérale de la Loi et rejettent tout messianisme. Pierre et Jean (*Actes 4, 1-2*), puis l'ensemble du groupe (*Actes 5, 17*), sont arrêtés sur leur ordre. Jacques, frère de Jean, en devient la victime en 43².

Les Pharisiens au contraire, fervents observateurs de la Loi et en même temps soucieux de l'adapter aux différentes situations, attachent beaucoup d'importance à la Tradition qui en est pour eux le complément nécessaire. Ils croient à la résurrection, et certains d'entre eux, déjà attirés par Jésus comme Nicodème, témoignent une certaine faveur aux Douze qu'ils voient fidèles au culte du Temple, symbole de l'indépendance juive. C'est un Pharisien, Gamaliel, qui intervient en leur faveur : « Ne vous occupez pas de ces gens et laissez-les aller ! Si c'est des hommes en effet que vient leur résolution ou leur entreprise, elle disparaîtra d'elle-même ; si c'est de Dieu, vous ne pouvez pas les faire disparaître. N'allez pas risquer de vous trouver en guerre avec Dieu ! » (*Actes 5, 38-39*).

Autour des Douze s'agglomèrent donc des Juifs qui fréquentent le Temple. On en trouve aussi qui vivent en marge du judaïsme officiel. Les croyants se recrutent, sans doute nombreux, parmi les disciples de Jean-Baptiste qui semble avoir eu des affinités avec les cercles esséniens. Ceux-ci vivent loin de Jérusalem, à Qumrân, sur les rives de la Mer Morte, organisés par des familles sacerdotales qui ont pris leurs distances avec le Temple. La multitude de prêtres qui obéissaient à la foi (*Actes 6, 7*) provient peut-être de ce milieu et a pu jouer un rôle important dans l'organisation liturgique de la communauté de Jérusalem.

Les premiers chrétiens se recrutent aussi en dehors de la Palestine. Les Juifs avaient fondé, depuis l'Exil, des colonies importantes dans tout le bassin méditerranéen. Ces Juifs de la Dispersion ou Diaspora surpassaient numériquement ceux qui habitaient la Palestine. Entre les uns et les autres, il y avait des échanges constants. Un converti de la première heure, Barnabé, est un lévite originaire de Chypre (*Actes 4, 36*).

Le message se heurte à l'hostilité des grands-prêtres et des Sadducéens,

mais provoque de la sympathie dans le milieu des Pharisiens

et chez les Juifs qui vivent en marge du Temple.

Il rencontre aussi des adhésions dans la Diaspora, chez les Juifs de culture grecque.

Aux premiers temps de l'évangélisation, le message se diffuse donc parmi les Juifs. Les uns, Juifs de Palestine, sont de culture hébraïque; les autres, Juifs du dehors, sont imprégnés de culture hellénistique et parlent généralement le grec. Dès les débuts du christianisme, la Bonne Nouvelle a dû être probablement formulée à la fois dans le parler araméen et en langue grecque. La communauté de Jérusalem relevait elle-même de ces deux mondes.

LA COMMUNAUTÉ DE JÉRUSALEM

Les Douze sont tous des Hébreux, originaires de Palestine, et ils continuent d'observer les prescriptions du judaïsme. Des milliers de Juifs ont entendu leur prédication et ils restent « d'ardents partisans de la Loi » (*Actes* 21, 20). Leurs enfants continuent donc d'être circoncis. A Jérusalem, les premiers chrétiens observent les purifications imposées et ils participent aux prières qui ont lieu dans le Temple (*Actes* 2, 46). Aux yeux des autorités de l'Empire, ils ne représentent qu'un groupe de Juifs. A Corinthe, en 51-52, le proconsul Gallion répond aux Juifs qui ont entraîné Paul devant son tribunal: « Vos querelles concernent une doctrine, des noms et la Loi qui vous est propre, cela vous regarde! » (*Actes* 18, 15).

Justement les chrétiens donnent un nom au Messie attendu par l'espérance juive: ils se considèrent comme le nouveau peuple de Dieu et chargés de la mission de convertir d'abord leurs frères juifs de Jérusalem. Tout en continuant à prendre part à la vie religieuse de leur peuple, ils se réunissent entre eux, au Cénacle, puis dans différentes maisons, par exemple chez Marie, mère de Jean-Marc (*Actes* 12, 12). On y redit les paroles et on y refait les gestes de Jésus. On y récite la prière qu'il a enseignée à ses disciples: « Notre Père qui es aux cieux ». On y répète les paraboles du Royaume. On s'entretient dans l'espérance, en rappelant l'exemple du grain de sénévé. On demande le retour du Seigneur avec une telle instance que l'appel a été conservé en langue araméenne: *Marana tha!* Seigneur, viens!

*Les Juifs
qui croient
en la résurrection
de Jésus
continuent
d'observer
la Loi juive,*

*mais ils se réunissent
à part,*

*ils se rappellent
les paroles de Jésus*

Dans leurs maisons, les chrétiens se montrent également assidus à la « fraction du pain ». Ils recommencent les gestes du Christ partageant le pain, bénissant le pain et le vin, et les distribuant aux Douze, au cours du repas pascal.

La vie de la communauté de Jérusalem se caractérise aussi par le partage des biens. Jésus et ses disciples avaient déjà fait bourse commune. L'épisode d'Ananie et de Saphire rappelle la discipline de Qumrân : la mise en commun des propriétés provient peut-être des chrétiens issus des milieux proches de l'essénisme. Dans un groupe relativement restreint, la répartition a pu se faire de façon harmonieuse et « on ne saurait véritablement refuser à la communauté primitive ces moments de ferveur et de transparence dont tout au long de l'histoire ont bénéficié les nouvelles fondations chrétiennes »³. L'évangéliste Luc compose peut-être aussi un tableau délibérément idéalisé parce qu'il le veut exemplaire : « Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun » (*Actes 2, 44-45*). Mais il ne donne que l'exemple de Barnabé qui vend son champ et en donne le prix aux apôtres (*Actes 4, 36-37*). Et il évoque le cas d'Ananie et Saphire en précisant que le don de leurs biens n'était pas obligatoire, mais que leur faute était d'avoir menti à la communauté.

L'augmentation du nombre des disciples (*Actes 6, 1*) devait révéler la difficulté d'un partage équitable même dans les secours accordés aux indigents. Dans les distributions quotidiennes, les Douze accordaient d'abord une aide à ceux qui parlaient leur langue. Les Hellénistes, c'est-à-dire les disciples de langue grecque, venus de la Diaspora et habitant Jérusalem, se plaignent de ce que les Hébreux (c'est-à-dire les disciples de langue araméenne) négligent les veuves de leur parti. Les Douze comprennent qu'ils ne peuvent suffire à tout. Ils réunissent la communauté et proposent de confier à un groupe de « Sept » la responsabilité des Hellénistes de Jérusalem. Ces hommes portent tous un nom grec. Ils sont préposés au service des tables, mais ils s'adonnent aussi avant tout à la prédication. Parmi eux, il y avait un prosélyte d'Antioche, Nicolas, païen d'origine. Ces hommes de culture grecque étaient prédisposés à répandre la Bonne Nouvelle hors de la Judée. La persécution va les y contraindre.

*et ils refont
ses gestes,
dans l'attente
de son retour.*

*A Jérusalem,
les croyants
s'efforcent
de tout partager,*

*mais les Hellénistes,
issus de la Diaspora,
jugent que les veuves
de leur parti
sont lésées
dans
les distributions.*

*Pour y remédier,
les Douze confient
à un groupe de Sept
la charge
des Hellénistes
de Jérusalem.*

LA PRÉDICATION D'ÉTIENNE

*Les Sept,
de culture grecque,
contestent
les traditions juives.*

*Persécutés par
les Pharisiens
eux-mêmes,*

*ils fuient Jérusalem
et portent la Bonne
Nouvelle hors
de Palestine.*

*Victimes aussi
de la persécution,
les Douze passent
également aux païens.*

Entre les autorités juives et la communauté des chrétiens, le fossé va s'agrandir en raison de la prédication des Hellénistes, et surtout de celle du chef de file du groupe des Sept, Étienne. Ce dernier mettait en question le Temple même de Jérusalem et les traditions juives. Il s'attire donc l'hostilité des Pharisiens eux-mêmes. Tout le Sanhédrin le condamne à être lapidé. Étienne meurt, premier martyr en 36 et le pharisien Saul approuve ce meurtre (*Actes* 8, 1).

Une violente persécution frappe alors tout le groupe des Hellénistes de Jérusalem⁴ qui se dispersent dans les campagnes de Judée et de Samarie (*Actes* 8, 1). Certains poussent plus loin, jusqu'en Phénicie, à Chypre et à Antioche. Ils y prêchent aux Juifs. D'autres s'adressent même aux païens (*Actes* 11, 20). La prédication provoquante d'Étienne projetait la Bonne Nouvelle hors de Palestine.

Le groupe des Douze allait être dispersé à son tour lorsque le roi Hérode Agrippa fait périr Jacques, le frère de Jean. Pierre est arrêté et, après sa délivrance, quitte Jérusalem (*Actes* 12, 17). Cette fois, il ne songe plus à remplacer Jacques pour compléter le groupe des Douze. Lui-même, chez le centurion romain Corneille, constate l'entrée des païens dans l'Église : « Dieu a fait à ces gens le même don gracieux qu'à nous autres pour avoir cru au Seigneur Jésus Christ » (*Actes* 11, 17). Le nombre des Douze, lié aux douze tribus d'Israël, perd sa raison d'être. Pour les Douze comme pour les Sept, l'important est de devenir apôtres, c'est-à-dire « missionnaires ».

Mais ce devait être Saul, une fois converti, qui allait donner à l'Église son autonomie face au judaïsme, et à la mission chrétienne son impulsion décisive.

L'INCIDENT D'ANTIOCHE ET LE CONCILE DE JÉRUSALEM

Le juif Saul,

Né à Tarse, en Cilicie, dans les premières années du I^{er} siècle, Saul, venu étudier dans sa jeunesse à Jérusalem,

aux pieds de Gamaliel, était un Juif de la tribu de Benjamin et un Pharisien vivant irréprochablement selon la Loi (*Phil.* 3, 5). Il appartient à la Diaspora de langue grecque. Mais il était, comme son père, citoyen romain, et le nom de Paul représente son surnom (*cognomen*) romain.

Ce Pharisien scrupuleux devient tout naturellement le persécuteur des Hellénistes chassés de Jérusalem. Son voyage à Damas a pour but de décimer la communauté chrétienne qu'ils y ont fondée. La voix de Jésus sur le chemin et la vision du Seigneur dans le Temple vont le transformer profondément et faire de lui l'Apôtre des Gentils : « Va, c'est au loin, vers les nations païennes, que je vais, moi, t'envoyer » (*Actes* 22, 21).

Situé à la charnière de deux mondes, fort du titre d'apôtre qu'il revendique pleinement car il a reçu une mission directement du Seigneur, Paul réalisera que la mort et la résurrection de Jésus ont mis fin au règne de la Loi, que le Christ est venu libérer l'homme de tous les liens qui l'empêchent de vivre avec Dieu et que la Loi, désormais caduque, est devenue une entrave dont il faut s'affranchir. A présent, « il n'y a plus Grec et Juif, circoncis et incirconcis, barbare, Scythe, esclave, homme libre, mais Christ : il est tout et en tous » (*Col.* 3, 11). Les difficultés pratiques rencontrées à Antioche l'amèneront à préciser sa pensée.

Les Hellénistes venus de Jérusalem avaient annoncé l'Évangile à Antioche. Carrefour de routes, ville de commerce, siège du gouverneur romain, Antioche avait une population importante et beaucoup se convertirent, parmi lesquels il y avait des païens. Devant la croissance de cette communauté, l'Église de Jérusalem envoya Barnabé qui s'adjoignit Paul. Et ils instruisirent « une foule considérable » (*Actes* 11, 26). C'est d'ailleurs à Antioche que les disciples de Jésus reçoivent, pour la première fois, le nom de « chrétiens » (*Actes* 11, 26). Cela semble souligner l'importance de la communauté et son originalité par rapport au judaïsme.

Antioche devient le grand centre d'expansion de l'Église. Barnabé et Paul sont envoyés en mission par la communauté. Ils annoncent la Bonne Nouvelle à Chypre et convertissent le proconsul romain Sergius Paulus. Ils évangélisent la côte méridionale de l'Asie mineure, Pergé et Attale en Pamphylie, s'enfoncent dans l'intérieur des terres pour atteindre

pharisien zélé,

*converti
sur le chemin
de Damas,*

*affranchit
les chrétiens
de la Loi juive.*

*Le grand
développement
de la communauté
chrétienne*

*fait d'Antioche
un centre
d'expansion
missionnaire,*

*où se pose
brutalement
le problème
des rapports
entre chrétiens
d'origine juive
et d'origine païenne,*

*et où la question
fondamentale est
posée: la pratique
de la Loi juive
reste-t-elle le chemin
pour aller
au Christ ?*

*Pierre comprend
l'attachement
des judéo-chrétiens
à la Loi juive.*

*Paul s'oppose
fortement à lui:
imposer la Loi
à tous les chrétiens,*

Antioche en Pisidie, Iconium, Lystres et Derbé en Lycaonie. Ils s'adressent aux Juifs et aux païens, et ces derniers leur font un meilleur accueil.

Paul et Barnabé, dans leur voyage missionnaire, annonçaient le salut apporté par le Christ et ne se souciaient pas de créer aux païens des difficultés insurmontables en leur imposant les prescriptions de la Loi. A leur retour à Antioche, qui comptait des chrétiens d'origine juive et d'origine païenne, un problème pratique allait révéler les enjeux de ce choix.

Le conflit naît d'une situation concrète. Les chrétiens d'origine juive et ceux d'origine païenne peuvent-ils participer au même repas et donc à la même Eucharistie qui était liée habituellement à un repas fraternel? Les convertis du judaïsme peuvent-ils s'affranchir des prescriptions alimentaires pour partager la même table? Pierre n'hésitait pas à prendre ses repas avec des chrétiens d'origine païenne. Mais la venue de gens de l'entourage de Jacques l'amène à se tenir à l'écart, entraînant avec lui les autres Juifs et Barnabé lui-même.

Pour les judéo-chrétiens, comme pour Jacques qui préside aux destinées de l'Église de Jérusalem, l'ancienne Alliance, communiquée par la Loi, reste le chemin pour parvenir à la nouvelle Alliance conclue par le sang du Christ. Jésus avait déclaré qu'il venait non pas abolir la Loi, mais l'accomplir. Le salut apporté aux nations demandait toujours leur incorporation à l'unique peuple de Dieu. Mais cela revenait à lier la diffusion de l'Évangile au destin du peuple d'Israël, à limiter l'expansion du christianisme en le coupant des masses païennes. Paul en était convaincu. Responsable de la conversion des païens, il affirme que la Loi n'est plus le chemin, elle n'a été qu'une étape désormais franchie.

Devant l'attitude de Pierre qui comprenait de l'intérieur l'attachement des frères de Jérusalem à la Loi, qui craignait peut-être la défection de certains d'entre eux sous la pression du nationalisme juif⁵, Paul se décide à faire un éclat: « Je me suis opposé à lui ouvertement, car il s'était mis dans son tort » (*Gal.* 2, 11). En présence de tous, il l'interpelle: « Si toi qui es Juif, tu vis à la manière des païens et non à la juive, comment peux-tu contraindre les païens à se comporter en Juifs » (*Gal.* 2, 14).

L'incident d'Antioche représente probablement la plus dif-

ficile des entrevues que les responsables de l'Église consacreront à cette délicate question : abandonner la Loi, pour les judéo-chrétiens, cela revenait finalement à se rallier à l'occupant romain ; imposer la Loi à tous les chrétiens, pour Paul, c'était renoncer à porter l'Évangile aux païens.

Le récit de l'entrevue décisive à Jérusalem est raconté dans le livre des *Actes*, à travers une mise en scène et une série de discours conciliants. Il représente, sans doute, un « montage de rencontres étalées sur plusieurs années »⁶. Le concile de Jérusalem (*Actes* 15) en 49, proclame que seul le Christ est sauveur et décide de ne pas imposer la Loi juive aux païens qui se convertissent. On leur demande seulement quelques concessions destinées à faciliter les rapports avec les frères d'origine juive. Pierre avait défendu le point de vue de Paul et s'était réclamé du titre d'apôtre des païens.

*c'est s'interdire
l'annonce
de l'Évangile
aux païens.
Le concile
de Jérusalem
donne raison
à Paul sur le fond
et demande
aux païens convertis
quelques concessions
dans la pratique.*

LES MESSAGERS DE LA BONNE NOUVELLE

L'affrontement de Pierre et de Paul à Antioche ne constitue que l'une des tensions qui se produisirent entre des hommes qui adoptaient des méthodes missionnaires différentes. Avant de partir pour son deuxième voyage, Paul se sépare de Barnabé, car il refuse d'emmener Jean-Marc qui les avait abandonnés en Pamphylie (*Actes* 13, 13), lors de leur première expédition. Cette opposition de Paul et de Barnabé représente peut-être aussi une retombée de l'incident d'Antioche⁷, puisque Barnabé lui-même s'était désolidarisé de Paul « par crainte des circoncis » (*Gal.* 2, 12-13).

Les voyages missionnaires de Paul nous sont connus de façon privilégiée, puisque l'un de ses compagnons s'en est fait l'historiographe. Sur les vingt-huit chapitres du livre des *Actes*, Luc en a consacré quinze à l'apostolat de Paul. Mais, à travers son récit, on perçoit les modalités générales et les difficultés de la mission.

De 49 à 52, le deuxième voyage de Paul, parti d'Antioche en compagnie de Silas, le mène, à travers la Syrie et la Cilicie, jusque'aux chrétiens de Derbé, de Lystres, d'Iconium et

*Paul évangélise
l'Asie Mineure,*

d'Antioche de Pisidie. A Lystres, Paul a recruté Timothée, fils d'une Juive devenue croyante, et d'un père grec. Les trois compagnons s'aventurent alors sur des terrains nouveaux. Ils parcourent la Galatie, la Phrygie et la Mysie, où Paul s'associe Luc.

*puis aborde
l'Europe,*

Paul passe alors en Europe, évangélise la Macédoine, s'arrête à Philippes, puis à Thessalonique et à Bérée. En butte à l'hostilité des Juifs, il prend la mer et se retrouve à Athènes avant de pousser jusqu'à Corinthe, où il séjourne dix-huit mois. Il regagne Antioche par mer en passant par Ephèse et Jérusalem.

Inlassable, Paul repart au printemps 53 pour un troisième voyage. A travers la Galatie et la Phrygie, il se rend à Ephèse où il reste près de trois ans (54 à 57). Puis il va en Macédoine, descend à Corinthe, retourne ensuite à Philippes, s'embarque pour Troas et parvient à Tyr après une escale à Milet. Il rejoint Jérusalem pour la Pentecôte de l'an 58.

*et y fonde
des Eglises,
avec l'aide
de compagnons
dévoués.*

Les missions de Paul avaient ainsi abouti à la fondation d'Églises dans le sud et l'est de l'Asie Mineure, en Macédoine et en Achaïe. Mais Paul n'est pas seul. Il souligne lui-même l'importance de tous ceux qui ont participé avec lui à la même tâche, humbles auxiliaires, messagers, catéchistes, tous ceux qui, suivant son expression, « se sont fatigués dans le Seigneur ». Il énumère une série de foyers amis auxquels il doit tant, par exemple Priscille et Aquila : « Pour me sauver la vie, ils ont risqué leur tête. » Il évoque ses compagnons de voyage et de souffrances : Barnabé, Silas, Timothée, Luc, Gaïus et Aristarque qui sont entraînés au théâtre, au cours de l'émeute des orfèvres, à Ephèse.

*Il vit du travail
de ses mains,*

Durant ses périples, Paul n'accepte que l'hospitalité indispensable. Il ne veut pas être soupçonné du moindre intérêt dans l'annonce de la Parole. Il était fabricant de tentes. A Corinthe, il loge chez Priscille et Aquila et travaille avec eux, car ils exercent le même métier que lui (*Actes* 18, 3). Ses lettres rappellent cette préoccupation de gagner sa vie : « Nous n'avons demandé à personne de nous donner le pain que nous avons mangé, mais, dans la peine et la fatigue, de nuit et de jour, nous avons travaillé pour n'être à la charge d'aucun de vous » (*II Thess.* 3, 8). Il le déclare en forme de testament exemplaire aux anciens d'Ephèse, en leur faisant ses adieux : « Les mains que voici, vous le savez vous-mêmes,

ont pourvu à mes besoins et à ceux de mes compagnons » (*Actes* 20, 34).

La fabrication d'étoffes grossières permettait déjà les palabres, l'annonce, la catéchèse. Il n'est pas étonnant que ce soient Priscille et Aquila qui aient complété l'instruction d'Apollos, ce Juif éloquent, versé dans les Écritures, qui enseignait exactement ce qui concernait Jésus, mais ne connaissait que le baptême de Jean (*Actes* 18, 24-28).

Le jour du sabbat, les Juifs cessaient le travail et se retrouvaient à la synagogue. Des païens les accompagnaient. C'étaient les « craignant Dieu » : séduits par la foi des Juifs, ils écoutaient volontiers les Écritures et partageaient l'attente du peuple d'Israël. Mais ils butaient sur les rites juifs, la circoncision, les interdits alimentaires.

Tout naturellement Paul et ses compagnons se rendent, le jour du sabbat, à la synagogue des Juifs. Là, après la lecture de la Loi et des prophètes, des frères de passage sont invités à parler, et Paul d'annoncer que le Messie attendu est venu : c'est Jésus, rejeté par les chefs du peuple, crucifié par les Romains et ressuscité. La même démarche se renouvelle à Salamine, Antioche de Pisidie, Iconium, Thessalonique, Bérée, Athènes, Corinthe, Ephèse. Lorsque, comme à Philippi, la communauté juive, trop réduite, ne possède pas de synagogue et s'assemble pour la prière auprès d'une rivière, afin d'avoir de l'eau pour les ablutions rituelles, Paul la rejoint à cet endroit, le jour du sabbat. Quand Paul est expulsé d'une synagogue, il cherche un local. A Corinthe, il s'installe chez Justus, un « craignant Dieu » dont la maison est contiguë à la synagogue et il réussit à convertir le chef de la synagogue lui-même, Crispus, ainsi que tous les siens. A Ephèse, il se fait prêter la salle d'une école.

Puisque le salut vient des Juifs, Paul et Barnabé pensent que c'est à eux d'abord qu'il faut annoncer la parole de Dieu (*Actes* 13, 46). Quelques-uns se laissent convaincre. Mais la prédication de Paul touche davantage les « craignant Dieu ». Ils étaient attirés par la foi d'Israël, mais rebutés par les rites juifs. La prédication de Paul constitue pour eux une véritable libération.

Cela provoque en même temps l'hostilité résolue de la plupart des Juifs que les propos de Paul heurtent et qui constatent que les communautés chrétiennes se forment à partir de

*ce qui lui facilite
les contacts.*

*Paul
et ses compagnons
annoncent
l'Évangile
en priorité
aux Juifs
de la Diaspora.*

*Ils réussissent mieux
auprès
des « craignant
Dieu »...*

leurs prosélytes. Des dames de condition, « craignant Dieu », s'attachent aux paroles de Paul, telle Lydie, négociante en pourpre de la ville de Thyatire, qui invite les missionnaires à descendre dans sa maison. Aussi les Juifs s'efforcent-ils de garder leur influence dans ce milieu et ils poursuivent Paul de leur vindicte. Ils le forcent à partir de Thessalonique, et apprenant qu'il se trouve à Bérée, ils viennent y semer le trouble pour obliger Paul à quitter encore cette ville (*Actes* 17, 1-15).

*L'annonce directe
aux païens
rencontre aussi
la résistance*

L'hostilité des Juifs convainc de plus en plus Paul que c'est aux païens qu'il doit annoncer que Jésus est le Christ (*Actes* 18, 5-6). Mais la prédication aux païens, coupés de la synagogue, rencontre aussi beaucoup d'oppositions. A Athènes, Paul éprouve la difficulté d'annoncer l'Évangile dans une ville fière de sa culture et de son prestige. Sur l'agora, les badauds ne le comprennent pas et pensent que Jésus et « Anastasis » (c'est le mot qui signifie résurrection) sont un couple de divinités étranges.

*des systèmes
de pensée*

Des curieux, des philosophes épicuriens et stoïciens l'emmènent devant l'Aréopage, le conseil de la ville. Ils acceptent d'entendre Paul leur parler d'un « dieu inconnu » ; de crainte de s'attirer la colère d'une divinité en l'oubliant, les païens dressaient en effet des autels aux dieux inconnus. Ils patientent lorsque Paul affirme que ce Dieu a créé le monde et tout ce qu'il renferme. Ils éclatent de rire lorsqu'ils entendent Paul ajouter : « Voici que Dieu, sans tenir compte de ces temps d'ignorance, annonce maintenant aux hommes que tous et partout ont à se convertir. Il a en effet fixé un jour où il doit juger le monde avec justice par l'homme qu'il a désigné, comme il en a donné la garantie à tous en le ressuscitant d'entre les morts ». Cette fois, c'en est trop : l'anthropologie grecque ne pouvait comprendre la résurrection d'entre les morts. Les moqueries fusent : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois » (*Actes* 17, 16-34). Il y aurait peut-être eu des menaces si Paul avait eu le temps d'ajouter que ce Ressuscité avait été crucifié comme un esclave...

*ou des intérêts
matériels.*

A Ephèse, la prédication de Paul se heurte, non plus à une conception de l'homme, mais à des profits substantiels. Un orfèvre, Démétrius, fabricant de petits temples d'Artémis, la déesse de la ville, s'aperçoit de la baisse des ventes et il en rend responsable ce Paul qui affirme qu'ils ne sont pas dieux

ceux qui sont sortis de la main des hommes. Il rassemble ses associés et les artisans liés à sa profession pour leur dire : « Ce n'est pas simplement notre profession qui risque d'être déni-grée, mais c'est aussi le temple de la grande déesse Artémis qui pourrait être laissé pour compte et se trouver bientôt dépouillé de la grandeur de celle qu'adorent l'Asie et le monde entier ». Ils se mettent alors à clamer : « Grande est l'Artémis d'Ephèse ». Ils ameutent la foule, qui se précipite au théâtre en scandant en chœur ce refrain, pendant près de deux heures : « Grande est l'Artémis d'Ephèse ! » Les disciples et quelques magistrats réussissent à empêcher Paul de se présenter devant la foule en délire et l'apôtre consent à quitter Ephèse.

Mais l'opposition tenace qui suit Paul à la trace est celle des Juifs, voire des judéo-chrétiens. Ils sont à l'origine des calomnies lancées contre Paul. Ils ne cessent de voir en lui, qui est de la tribu de Benjamin (représentée par un loup), le loup qui dévore les observances juives. Paul se méfiait pourtant. A Lystres, il circoncit Timothée « à cause des Juifs » : né d'une mère juive, Timothée devait, à leurs yeux, se soumettre à la Loi. Mais Paul constate le sabotage des « faux frères », des « faux apôtres », des ouvriers perfides, qui se camouflent en apôtres du Christ.

Soucieux cependant de la communion des Églises de la Diaspora avec celle de Jérusalem, il organise une grande collecte, à travers les Églises qu'il a fondées, pour venir en aide aux pauvres de Jérusalem. Conscient des risques qu'il prend, il tient à en apporter lui-même le montant. Jacques et les anciens l'avertissent du danger : les Juifs ont répandu, dans la communauté chrétienne, le bruit que Paul détournait les Juifs eux-mêmes de la circoncision et de leurs coutumes (*Actes* 21, 20-21). Ils conseillent donc à Paul d'accomplir lui-même un acte de fidèle observance de la Loi. Mais des Juifs d'Asie le reconnaissent et l'accusent faussement d'avoir profané le Temple. Paul n'échappe à la mort que grâce aux soldats romains qui l'enchaînent et l'adressent à Césarée au procureur Félix.

*L'opposition tenace
des Juifs*

*aboutit
à l'arrestation
de Paul, revenu
courageusement
à Jérusalem.*

LES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES

*A Antioche
s'affirme
la prééminence
des apôtres,
des prophètes
et des docteurs.*

*A Jérusalem
et dans
les communautés
judéo-chrétiennes,
la responsabilité
appartient
aux presbytres.
Ailleurs, on trouve
des surveillants,
des presbytres
et des ministres.*

*Leur tâche
importante*

*exige
de grandes qualités.*

La dispersion des Sept, responsables des Hellénistes à Jérusalem, et des Douze, symboles du nouvel Israël, favorise l'établissement de nouveaux services. La ville d'Antioche, où se retrouvent Pierre et Paul, est devenue le grand centre du départ en mission. Elle met en évidence le rôle des apôtres, envoyés habituellement deux par deux, Barnabé et Paul, Barnabé et Marc, Paul et Silas... Elle possède aussi des prophètes qui président les assemblées liturgiques et des docteurs qui assurent un enseignement plus étoffé.

A Jérusalem, les chrétiens s'organisent sur le modèle des communautés juives. Ils sont dirigés par des presbytres (anciens) que préside Jacques, « le frère du Seigneur ». Ce sont aussi des presbytres qui sont responsables des communautés judéo-chrétiennes de Cilicie et du sud de l'Asie Mineure. A Philippes, en Macédoine, on trouve des surveillants (épiskopoi) et des ministres (diakonoï). Après la disparition des grands apôtres Pierre et Paul (64-67 environ), les Églises doivent durer dans la fidélité. Elles ont à leur tête des surveillants (épiskopoi; ceux qui veillent sur) ou des presbytres (anciens). Les deux mots semblent désigner à peu près les mêmes responsables, au premier siècle.

Ces chefs de communauté ont la lourde tâche de veiller à l'unité des chrétiens et à la fidélité aux enseignements du Seigneur. Ils doivent présider les rassemblements, assurer le ministère de la parole et témoigner dans leur vie ce qu'ils enseignent. L'épître adressée à Tite exige d'eux des vertus éprouvées :

« Il faut en effet que l'évêque soit irréprochable en sa qualité d'intendant de Dieu : ni arrogant, ni coléreux, ni buveur, ni batailleur, ni avide de gains honteux. Il doit être hospitalier, ami du bien, pondéré, juste, saint, maître de soi, fermement attaché à la parole digne de foi, qui est conforme à l'enseignement. Ainsi sera-t-il capable d'exhorter dans la saine doctrine et de réfuter les contradicteurs » (Tite 1, 7-9).

Il doit n'avoir été marié qu'une fois. S'il l'a été, la façon dont il a élevé ses enfants doit constituer un critère de discernement : « Quelqu'un, en effet, qui ne saurait gouverner sa

propre maison, comment prendrait-il soin d'une Église de Dieu? » (*I. Tim.* 3, 5). Le choix ne se portera pas sur un nouveau converti, car l'orgueil pourrait lui tourner la tête. Ce doit être quelqu'un d'estimable aux yeux des païens eux-mêmes (*I. Tim.* 3, 6-7).

Une maturité d'esprit et de cœur et une foi solide constituent ainsi les conditions indispensables pour devenir évêques (ou presbytres). Paul et le collègue des presbytres ont imposé les mains à Timothée, malgré « son jeune âge ». Il se recommandait, en effet, par la limpidité de sa foi et l'enracinement chrétien de sa famille. Son correspondant le lui rappelle : « J'évoque le souvenir de la foi sincère qui est en toi, foi qui habita d'abord en Loïs ta grand-mère et en Eunice ta mère, et qui, j'en suis convaincu, réside aussi en toi » (*II. Tim.* 1, 5). Mais, plus qu'un autre, Timothée prendra soin de considérer sa charge comme un service : « Ne reprends pas avec dureté un vieillard, mais exhorte-le comme un père. Traite les jeunes gens comme des frères, les femmes âgées comme des mères, les jeunes filles comme des sœurs, en toute pureté » (*I. Tim.* 5, 1-2).

Les diacres, choisis pour aider les évêques, doivent posséder aussi des qualités solides ; on commencera par les mettre à l'épreuve : « ensuite, si on n'a rien à leur reprocher, ils exerceront le ministère du diaconat » (*I. Tim.* 3, 10).

Réunis dans la même foi en Jésus ressuscité d'entre les morts, les chrétiens introduisent les convertis dans leur communauté par le baptême. Le rite d'immersion ne les invite pas seulement à la conversion du cœur, il les fait participer à la mort et à la résurrection du Christ. La *Didachè* nous transmet les règles que les communautés chrétiennes suivaient vers la fin du premier siècle :

« Pour le baptême, donne-le de la manière suivante : baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dans de l'eau courante. S'il n'y a pas d'eau vive, qu'on baptise dans une autre eau, et à défaut d'eau froide, dans de l'eau chaude. Si tu n'as (assez) ni de l'une ni de l'autre, verse trois fois de l'eau sur la tête au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (*Didachè* 7, 1-3).

Les baptisés peuvent alors participer au sacrement du grand rassemblement, l'eucharistie ou « action de grâces ». Ils communient au pain et au vin, corps et sang du Christ. Ils se

Elle est d'abord un service.

Les convertis sont introduits dans la communauté chrétienne par le baptême.

Il leur permet de participer à l'eucharistie

réconcilient avec leurs frères et manifestent leur unité, en se donnant le baiser de paix. La *Didachè* nous livre une des plus vieilles prières eucharistiques :

« Quant à l'Eucharistie, rendez grâces ainsi.

D'abord pour le calice :

Nous te rendons grâces, ô notre Père,
Pour la sainte vigne de David, ton serviteur,
Que tu nous as fait connaître par Jésus, ton serviteur.
Gloire à toi dans les siècles !

Puis pour le pain rompu :

Nous te rendons grâces, ô notre Père,
Pour la vie et la science
Que tu nous as fait connaître par Jésus, ton serviteur.
Gloire à toi dans les siècles !

Comme ce pain rompu,
Autrefois disséminé sur les montagnes,
A été recueilli pour devenir un seul tout,
Qu'ainsi ton Église soit rassemblée
Des extrémités de la terre dans ton royaume.
Car à toi est la gloire et la puissance

Par Jésus-Christ dans les siècles ! » (*Didachè* 9).

Les chefs des communautés savent que l'unité est une construction perpétuelle. Il y a des clans et des discordes à Corinthe : « Moi, je suis pour Paul. — Et moi, pour Apollos. — Et moi, pour Céphas. — Et moi, pour le Christ. » Et Paul de s'écrier : « Le Christ est-il divisé ? Serait-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Ou bien serait-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? »

Les barrières sociales continuent à jouer, même dans les repas communs. « L'un a faim, tandis que l'autre est ivre ». *L'Épître de Jacques* révèle que le pauvre et le petit risquent d'entendre même chez les chrétiens : « Toi, tiens-toi là debout », ou bien : « Assieds-toi au bas de mon escabeau », alors que le riche est invité à s'asseoir en bonne place. Mais il y a aussi des parasites qui peuvent abuser de la charité. Paul est sévère à leur égard : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus ». La *Didachè*, tout en recommandant l'accueil des frères de passage, formule une règle pour éviter les abus :

« Si le nouveau venu ne fait que passer, secourez-le de votre mieux ; mais il ne demeurera chez vous que deux

qui bâtit l'unité,

*malgré toutes
les oppositions
venant
de la diversité
sociale
ou des différences
de caractère.*

ou trois jours, si c'est nécessaire ; s'il veut s'établir chez vous, et qu'il soit artisan, qu'il travaille et qu'il se nourrisse ; mais s'il n'a pas de métier, ayez l'intelligence de ne pas laisser parmi vous un chrétien vivre sans rien faire. S'il refuse d'agir ainsi, c'est un trafiquant du Christ ; gardez-vous des gens de cette sorte » (*Didachè* 12, 2-5).

Les plus grands dévouements n'empêchent pas l'affrontement des caractères. A Philippes, deux chrétiennes, Evodie et Syntiché, ne peuvent plus s'entendre. Paul invite un de ses compagnons à s'employer à les réconcilier, « car, lui dit-il, elles ont lutté avec moi pour l'Évangile » (*Phil.* 4, 3).

La remarque de Paul n'étonne pas. En effet, malgré le choix des Douze, les femmes ne sont pas marginalisées dans la primitive Église. Les consignes de silence et de soumission sont occasionnelles et situées dans un contexte polémique. Le voile, dont la tête de la femme est couverte, représente un signe de dignité qui l'associe activement « au même culte que l'homme. Elle peut prier (tout haut) et prophétiser, ce qui paraît révolutionnaire par rapport aux habitudes synagogales »⁸. Les chrétiens se réunissent dans des maisons et elles ont un rôle de premier plan dans l'accueil. Mais elles participent aussi à la catéchèse et à la mission. Les diaconesses sont probablement chargées des veuves et des orphelins, et s'occupent des femmes lors du baptême. Quand il remercie ses collaborateurs, Paul n'hésite pas à utiliser l'expression qui lui sert à désigner ses propres fatigues apostoliques pour saluer Maria, Tryphène, Tryphose et Persis qui « se sont beaucoup fatiguées dans le Seigneur » (*Rom.* 16).

Le développement des Églises va amener d'ailleurs les autorités romaines à distinguer les chrétiens et les Juifs. Dans les épreuves et devant les persécutions, les chrétiens, anciens ou convertis de fraîche date, hommes ou femmes, sont invités à sceller leur unité en devenant témoins de la foi.

*Les femmes aussi
ont une
responsabilité
dans l'Église.*

NOTES ET RÉFÉRENCES

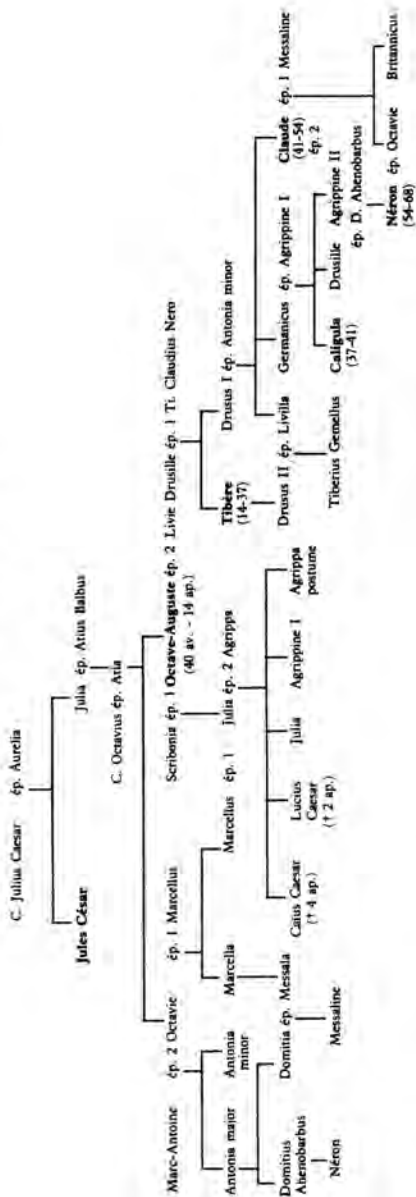
Les citations du Nouveau Testament, dont les références sont indiquées, renvoient à la *Traduction œcuménique de la Bible*, Cerf, 1972.

1. A. JAUBERT, *Surgissement d'un peuple*, dans *Histoire vécue du peuple chrétien*, sous la direction de J. Delumeau, Privat, t. I, 1979, p. 24.
2. J. DANIELOU, dans *Nouvelle Histoire de l'Église*, t. I, pp. 36-37.
3. A. JAUBERT, *Les premiers chrétiens*, Seuil, 1967, p. 15.
4. M. SIMON et A. BENOIT, *Le judaïsme et le christianisme antique*, P.U.F., 1968, p. 94.
5. J. DANIELOU, *op. cit.*, p. 62.
6. H. HOLSTEIN, dans *2.000 ans de christianisme*, Aufadi, t. I, 1975, p. 37.
7. J. DANIELOU, *op. cit.*, pp. 63-64.
8. A. JAUBERT, *Surgissement d'un peuple*, *ibidem*, pp. 36-37.

LES DOUZE selon <i>Matt.</i> 10, 2-5)	à la Pentecôte selon <i>Actes</i> 1, 13-26	LES DOUZE APÔTRES dans la tradition iconographique orientale et dans la prière eucharistique n° 1
Simon-Pierre André Jacques, fils de Zébédée Jean Philippe Barthélemy Thomas Matthieu Jacques, fils d'Alphée Thaddée (= Judas, fils de Jacques selon <i>Luc</i> 6, 16) Simon le Zélé Judas Iscariot	Pierre André Jacques Jean Philippe Barthélemy Thomas Matthieu Jacques Jude, fils de Jacques Simon Matthias	Pierre et Paul André Jacques Jean Thomas Jacques Philippe Barthélemy Matthieu Simon Jude

LES MAITRES DU MONDE ROMAIN À LA NAISSANCE DE L'ÉGLISE

LES JULIO-CLAUDIENS



Jésus est né sous Auguste.

Jésus a été crucifié sous Tibère.

Claude expulse de Rome des judéo-chrétiens en 49.

Pierre et Paul sont mis à mort sous Néron, vers 64-67.

Les Julio-Claudiens se marient en famille :

Claude est petit-fils de Livie et d'Octavie.

Agrippine la Jeune est, à la fois, arrière-petite-fille d'Auguste, de Livie et d'Octavie.

POUR PROLONGER L'ÉTUDE

Sur la naissance de l'Église :

- Lire d'abord le *Nouveau Testament*, par exemple dans la Traduction Œcuménique de la Bible, Cerf, 1988.
- P.-M. BEAUDE, *Jésus de Nazareth*, Desclée, 1992.
- Ch. PERROT, *Jésus*, PUF, « Que sais-je », 1998.
- M.-A. HUBAUT, *Paul de Tarse*, Desclée, 1997.
- M.-F. BASLEZ, *Saint Paul*, Fayard, 1991.
- La *Didachè* (dans les Écrits des Pères apostoliques, Cerf, 1963).

Sur l'enracinement juif :

- A. PAUL, *Les manuscrits de la mer Morte*, Bayard Éditions/Centurion, 1997.
- A. PAUL, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus*, Desclée, 1981.
- H. COUSIN (dir.), *Le monde où vivait Jésus*, Cerf, 1998.
- E. URBACH, *Les Sages*, Cerf, Patrimoines, 1997.

Sur les communautés chrétiennes :

- A. JAUBERT, *Les premiers chrétiens*, Seuil, 1967.
- M. VALLERY-RADOT, *L'Église des premiers siècles*, Perrin, 1999 (pour ce chapitre et les deux suivants).
- *Le Nouveau Peuple (des origines à 250)*, t. 1 de l'*Histoire du Christianisme*, Desclée (à paraître),

2

LA CROISSANCE
ET LES ÉPREUVES
(60 - 190)

L'ENRACINEMENT A ROME

*Au milieu
du I^{er} siècle,
il y a des chrétiens
à Rome.*

La colonie juive de Rome, très importante, avait des contacts nombreux avec Jérusalem et ceux qui apportèrent la Bonne Nouvelle dans la capitale de l'Empire ne nous sont pas connus. Mais, que ce soit par des missionnaires anonymes ou moins probablement par Pierre¹, Rome est évangélisée dans les années qui précèdent 49. A cette date, en effet, l'empereur Claude expulse de Rome les Juifs « qui s'agitaient sous l'impulsion de Chrestus ». Ces remous révèlent la naissance d'une communauté chrétienne au sein de la colonie juive et les inévitables discussions et conflits qui en résultèrent entre Juifs et judéo-chrétiens.

*Paul désire
les rencontrer.*

Deux ans plus tard, en 51, à Corinthe, Paul va rencontrer justement des Juifs convertis, chassés de Rome par l'édit de Claude, Aquila et Priscille. Et, vers 57, il écrit aux chrétiens de Rome une lettre dans laquelle il s'efforce d'apaiser leurs disputes à propos de nourriture et de calendrier (*Romains* 14, 1-15). Paul les assure de son « vif désir » d'aller les voir. Il en a souvent eu le projet (*Rom.* 1, 11-13). Aussi, après avoir passé deux ans en prison, il en appelle à César devant le gouverneur Festus. Un voyage en mer, très mouvementé, l'amène à Pouzzoles et à Rome où il trouve des communautés chrétiennes bien constituées.

*Son appel à César
le conduit,
prisonnier,
dans la capitale.*

Assigné à résidence dans la capitale durant deux nouvelles années (61-63), Paul y rédige ses grandes lettres adressées aux Colossiens, aux Éphésiens, aux Philippiciens, les épîtres de la Captivité. « Il recevait tous ceux qui venaient le trouver, proclamant le Règne de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ avec une entière assurance et sans entraves » (*Actes* 28, 30-31). Ainsi s'achève le livre des *Actes des Apôtres*.

*Pierre vient
aussi à Rome.*

Pierre est arrivé, lui aussi, à Rome, mais on ne peut préciser avec certitude la date de sa venue. Il est l'une des victimes de la persécution de Néron, en 64 ou un peu plus tard. Il fut crucifié, suivant une tradition attestée à la fin du second siècle. C'est sous Néron également que Paul a été exécuté, peut-être en 67.

Dans son *Épître* adressée aux Corinthiens vers 96, Clément de Rome parle des martyres de Pierre et de Paul à Rome,

« ces colonnes qui combattirent jusqu'à la mort ». A la fin du second siècle, le prêtre Caius a vu et offre de montrer les trophées des apôtres Pierre et Paul, au Vatican et sur la route d'Ostie. Ainsi, vers l'an 200, on pouvait voir à Rome les monuments commémoratifs de leur martyre.

*Pierre et Paul
subissent le martyre
sous Néron.*

QUATRE RÉCITS ORDONNÉS

Après la mort de Pierre et de Paul, les responsables des Églises se soucient de fixer par écrit l'essentiel de leur catéchèse. Quatre Évangiles, reconnus dès le II^e siècle comme canoniques, nous révèlent ainsi la personne de Jésus et son message et projettent un éclairage sur la vie des premières communautés chrétiennes.

Marc compose son Évangile, vers 70, pour des chrétiens issus du paganisme. Il met en évidence l'incompréhension des disciples et affirme que la mort du Christ, loin de contredire sa messianité, en constitue, au contraire, un élément central. Matthieu écrit, après 70, pour une communauté d'origine juive, mais détachée du judaïsme officiel et ouverte aux païens ; peut-être s'agit-il d'Antioche ? Il réalise une sorte de recueil destiné aux missionnaires ; il y présente le Christ comme l'interprète par excellence de la Loi juive. Luc, vers les années 80, rédige, pour le monde grec, une œuvre de foi destinée à tous ceux qui entendront la Bonne Nouvelle. Dans son récit, il expose le plan de Dieu dans l'histoire du salut et souligne l'attention particulière de Jésus aux humbles, aux femmes, aux pauvres, aux hors-la-loi.

Enfin l'Évangile de Jean, composé vers la fin du I^{er} siècle, jette sur le mystère du Christ un regard d'une telle profondeur qu'il en a été surnommé « l'évangile spirituel ». Mais il porte aussi la trace des polémiques et des conflits qui marquent l'Église primitive et il témoigne également des persécutions qui s'abattent sur les chrétiens.

*Des hommes fixent
par écrit
l'enseignement
de Jésus
et la catéchèse
des apôtres,
pour les chrétiens
qui viennent
du monde païen,
du monde juif,*

du monde grec,

*et, au milieu
des affrontements,
ils approfondissent
leur vision
du mystère
du Christ.*

POURQUOI PERSÉCUTER ?

Sous Néron, les autorités romaines ne confondent plus les Juifs et les chrétiens et la persécution vise directement ces

derniers. L'impulsion des « colonnes », Pierre et Paul, a multiplié les conversions et Tacite évoque la multitude des victimes...

*Néron accuse
les chrétiens
de l'incendie
de Rome,*

L'occasion est fournie par le grand incendie qui ravage Rome en 64. L'opinion publique accuse Néron de l'avoir provoqué pour faciliter ses projets d'urbanisme. Pour étouffer les rumeurs, Néron ordonne l'arrestation des chrétiens et leur fait arracher des aveux par la torture. Tacite raconte la mort horrible qui leur est infligée : les uns, revêtus de peaux de bêtes, sont déchirés par les chiens ; les autres, attachés à des croix, enduits de matières inflammables, servent d'éclairage, en brûlant, la nuit, comme des torches.

*d'autant plus
facilement
qu'ils sont suspects
d'athéisme
et de subversion
aux yeux
des magistrats
romains.*

Néron s'en est pris aux chrétiens parce que leur prosélytisme et leur monothéisme commencent à paraître inquiétants aux magistrats romains. Rome admettait cependant une large diversité de cultes et de rites. Chaque cité possédait ses propres dieux. Mais cette tolérance se justifiait par l'accord de toutes les ethnies sur quelques principes fondamentaux : chaque groupe humain devait honorer ses divinités protectrices et, comme le divin se trouvait partout, il était légitime et souhaitable d'adopter des dieux étrangers après avoir honoré les siens. L'assimilation des dieux les plus importants favorisait cette unité dans la diversité. Le Jupiter latin correspondait au Zeus grec. Le syncrétisme s'était développé au point d'assimiler à Saturne le Baal carthaginois, à Mars le Teutatès gaulois ?...

Tout en gardant leurs dieux et leurs croyances, les peuples qui constituent l'Empire doivent donc accepter la religion romaine restaurée par Auguste : c'est une garantie de fidélité. Le culte de la Ville de Rome, considérée comme une divinité, et celui de l'empereur qui préside à son destin, représentent un lien fondamental pour la cohésion de l'Empire. Le refus de rendre un culte « à Rome et à Auguste » constitue à la fois une preuve d'athéisme et un acte subversif. C'est nier le caractère divin de l'État et refuser à l'empereur un gage de loyalisme.

*Seuls les Juifs
étaient dispensés
de rendre un cult
à Rome
et à l'empereur.*

Les Juifs qui ne pouvaient, sans blasphème, participer à un culte païen représentaient la seule exception. Leurs rites et leurs usages particuliers en faisaient vraiment des groupes originaux et rendaient les conversions difficiles. L'Empire romain leur accordait donc un statut particulier qu'il main-

tient pour les Juifs de la Diaspora, même pendant l'insurrection de la Judée et après la prise de Jérusalem par Titus, en 70.

Tant qu'ils furent confondus avec les Juifs, les chrétiens bénéficièrent de leurs privilèges, d'autant plus qu'ils étaient respectueux des pouvoirs établis. Mais, à mesure qu'ils s'en distinguaient et que, contrairement aux Juifs, ils faisaient des adeptes de toutes races et dans toutes les cités, leur monothéisme intransigeant constituait une menace pour l'Empire. Contrairement au judaïsme dont le culte était toléré, le christianisme, qui ne bénéficiait d'aucun statut spécial, devenait donc une *religio illicita*, c'est-à-dire non autorisée par la loi. Ses adeptes pouvaient être poursuivis sans qu'aucun édit particulier ne les vise, si les autorités le jugeaient nécessaire. Néron s'en est pris spécialement aux chrétiens, parce que, selon Tacite, « ces individus étaient détestés pour leurs abominations » : il espère détourner contre eux la vindicte populaire. Les chrétiens sont coupables de « haine contre le genre humain » : les accusations de meurtre rituel et d'inceste, lancées contre les chrétiens, commencent probablement à prendre corps à l'époque de Néron. Elles seront répandues aussi bien chez les lettrés que dans le peuple, au tournant du siècle.

Pendant la révolte juive, le pouvoir romain semble oublier les chrétiens. Mais sous Domitien (81-96), la persécution reprend. En Palestine, elle vise le messianisme juif. A Rome, elle frappe l'aristocratie et des membres de la famille impériale. L'accusation d'athéisme et de « mœurs juives » semble désigner la foi chrétienne. Flavius Clemens, consul en 95, est condamné à mort pour athéisme. Son épouse, Flavia Domitilla, est déportée, en 96. En Asie Mineure, la persécution atteint des Églises de Lydie et de Phrygie. L'*Apocalypse* s'en fait l'écho et, contrairement à Clément de Rome qui continue à demander la soumission aux autorités, elle attaque avec véhémence la capitale de l'Empire. Les allusions à Rome, la cité persécutrice, sont transparentes : elle est « la femme vêtue de pourpre et d'écarlate, Babylone la grande, la mère des répugnantes prostituées de la terre... La femme s'enivrait du sang des saints et du sang des témoins de Jésus... Les sept têtes sont les sept montagnes où réside la femme... Et la femme, c'est la grande cité qui règne sur les rois de la terre » (*Apoc.* 17).

*En l'absence
de statut spécial,
la religion
des chrétiens
est illicite.*

*Sous Domitien,
l'accusation
d'athéisme frappe
les chrétiens.*

PLINE LE JEUNE DEMANDE DES INSTRUCTIONS

Pendant les deux premiers siècles, aucun édit impérial ne semble avoir été porté contre les chrétiens. Lorsque les hauts fonctionnaires se trouvaient dans l'embarras, ils consultaient l'empereur. « Le fondement juridique de la persécution fut simplement la collection des rescrits qui, depuis Néron, ont ordonné aux autorités de sévir contre les adeptes de la foi nouvelle »³.

*Pline demande
si le seul fait
d'être chrétien
est punissable.*

L'inexpérience de Pline le Jeune provoque justement un rescrit de Trajan, en 112. Devenu gouverneur de la province de Pont-Bithynie, Pline, déconcerté par le grand nombre de chrétiens qui lui sont dénoncés, demande des instructions à l'empereur : « Faut-il punir le seul nom de chrétien en l'absence de crimes ou les crimes qu'implique le nom ? »

En menant son enquête, Pline est allé jusqu'à utiliser la torture à l'égard de « deux esclaves que l'on disait diaconesses ». Aucun chrétien — pas même ces femmes — n'a avoué quoi que ce soit qui ressemble aux crimes de débauches et d'infanticides dont le peuple les accuse. Ces gens se réunissent pour chanter « un hymne au Christ comme à un dieu ». Ils s'engagent « par serment... à ne commettre ni vol, ni brigandage, ni adultère, à ne pas manquer à la parole donnée, à ne pas nier un dépôt réclamé en justice »... « Ils se réunissent encore pour prendre leur nourriture qui, quoi qu'on dise, est ordinaire et innocente. »

*Il est sûr
que le refus
de sacrifier
à Rome constitue
un crime qui mérite
la mort.*

Bref, Pline n'a découvert aucune des monstruosité dont on charge les chrétiens, mais « une superstition déraisonnable et sans mesure ». Cela représente une folie telle que Pline en a fait mettre à mort quelques-uns qui ont refusé de sacrifier devant l'image de l'empereur et les statues des dieux de Rome : « Quoique signifiât leur aveu, j'étais sûr qu'il fallait punir cet entêtement et cette obstination inflexibles ». Pline a fait relâcher les autres. Mais il a sanctionné le refus du culte impérial : l'adhésion au christianisme est, à ses yeux, un crime qui mérite la mort. Mais il demande si le nom de chrétien suffit à mériter la condamnation : quelle procédure suivre pour instruire le procès ? Peut-on acquitter ceux qui renient

leur foi et sacrifient ? Pline penche pour l'indulgence. Y a-t-il des différences à observer suivant les âges ?...

LES CONSIGNES DE TRAJAN

La réponse de Trajan va faire jurisprudence dans les procès contre les chrétiens. L'empereur pense qu'« on ne peut instituer une règle générale » et qu'il n'y a pas à poursuivre d'office les chrétiens. Mais il faut donner une suite aux dénonciations, conformément à la procédure accusatoriale. Trajan se refuse à ensanglanter l'Empire, mais considère implicitement le nom de chrétien comme la base même de l'inculpation. Il approuve la condamnation des irréductibles et l'indulgence envers ceux qui sacrifient aux dieux. Pline reçoit l'approbation de Trajan, à l'exception d'un seul point. Le gouverneur avait engagé une enquête à la suite de l'affichage d'un « libelle sans signature contenant un grand nombre de noms ». L'empereur demande de ne tenir aucun compte des dénonciations anonymes : « Elles ne doivent jouer aucun rôle dans quelque accusation que ce soit ; c'est un procédé d'un détestable exemple et qui n'est plus de notre temps ».

Les directives de Trajan révèlent un certain embarras. Tertullien aura beau jeu de montrer l'ambiguïté de son rescrit : « Oh ! l'étrange sentence, illogique par nécessité ! Elle dit qu'il ne faut pas les rechercher, comme s'ils étaient innocents, et elle prescrit de les punir, comme s'ils étaient des criminels ! Elle épargne et elle sévit... ».

Des communautés peuvent donc vivre en paix sous les Antonins. Mais il suffit d'une dénonciation formulée dans les règles pour déclencher la persécution. Tertullien dénonce l'iniquité du rescrit : « Le chrétien est punissable non parce qu'il est coupable, mais parce qu'il est découvert ». La persécution des chrétiens, au II^e siècle, se trouve liée à « la présence d'éventuels adversaires résolu du christianisme dans la population locale »⁴, à la réaction plus ou moins tolérante des gouverneurs de province, voire à la nécessité de fournir au

Trajan approuve Pline : condamnation des irréductibles, indulgence pour les autres.

Mais le gouverneur ne doit agir que sur dénonciation en bonne et due forme.

Les chrétiens sont donc à la merci de la population environnante.

peuple romain un certain nombre de victimes pour les combats de cirque donnés à l'occasion des fêtes païennes⁵.

Vers 125, un rescrit d'Hadrien rappelle que les dénonciations doivent se faire dans les formes prescrites et demande de punir sévèrement les calomnieurs. Au contraire, les règnes de Marc-Aurèle (161-180) et de son fils Commode (180-192) marquent une recrudescence de la persécution. Elle semble due aux épreuves qui s'accumulent pour l'Empire : les premières invasions des Germains qui franchissent le Danube, la peste qui éclate à Rome en 167, l'inondation du Tibre... La foule cherche les impies qui ont provoqué la colère des dieux et les chrétiens sont tout naturellement tenus pour responsables des désastres de l'Empire.

LE MARTYRE

La foule se déchaîne d'autant plus qu'elle colporte sur les chrétiens les calomnies les plus graves. Même les hommes cultivés les reprennent à leur compte.

La communion au corps et au sang du Christ se transforme sous leur plume en infanticide rituel accompagné de pratiques anthropophages. Fronton, maître de Marc-Aurèle, dénonce ce rite d'initiation : « Un tout jeune enfant, couvert de farine pour abuser le novice sans défiance, est présenté à celui qui doit être initié. Celui-ci, ne voyant qu'une masse enfarinée et croyant ses coups inoffensifs, le frappe sans le voir et le tue. Alors, les scélérats, ils lèchent avidement le sang de cet enfant ; ses membres, ils se les disputent et se les partagent ; c'est par une telle victime qu'ils cimentent leur alliance ; ils s'obligent mutuellement au silence par la complicité de ce crime ».

Dans les réunions nocturnes où les chrétiens s'appellent frères et sœurs, et échangent le baiser de paix, Fronton voit l'organisation de débauches collectives et d'incestes. On raconte, en plus, que les chrétiens adorent un crucifié à tête d'âne...

Dès lors, les responsables des fléaux sont désignés à

*La foule réagit
contre les chrétiens
d'après les calomnies
colportées
contre eux,*

l'avance. Les malheurs publics sont imputés aux chrétiens comme ils le seront aux Juifs ou aux sorciers au Moyen Âge et aux temps modernes... Les chrétiens sont coupables parce qu'ils se distinguent des autres. On les reconnaît facilement. Un tel ne jure plus par Bacchus ou par Hercule. Une telle ne porte plus de toilettes provocantes...

Aussi la conversion chrétienne implique l'éventualité du martyre, considéré bientôt comme une grâce de choix, comme une victoire sur le mal, comme le gage de la croissance de l'Église. Hermas, dans *Le Pasteur*, place au-dessus des représentants de la hiérarchie « les hommes qui ont souffert pour le nom du Fils de Dieu » (*Similitude IX*). Le martyre représente la forme la plus éminente de la vie chrétienne. Il couronne la vie d'un évêque, comme Ignace d'Antioche, d'un apologiste laïc comme Justin, d'une esclave comme Blandine, et des nombreux chrétiens de Bithynie et d'ailleurs, dont l'histoire ne nous a pas livré les noms.

Le martyre signifie encore la naissance à Dieu, la totale transformation en Jésus-Christ. L'*Épître aux Romains* d'Ignace d'Antioche nous en livre la plus émouvante expression.

*et en fonction
des malheurs publics.*

*Le martyre est
le couronnement
de la vie chrétienne.*

IGNACE D'ANTIOCHE ET LA PASSION DE L'UNITÉ

Évêque d'Antioche de Syrie, arrêté sous Trajan, Ignace est conduit à Rome, sous escorte militaire, pour y être martyrisé. Après un arrêt à Philadelphie, en Lydie, il est accueilli à Smyrne par l'évêque Polycarpe et reçoit les délégués d'autres communautés chrétiennes. Il profite de son séjour pour écrire aux Églises dont il a reçu la visite : *Aux Éphésiens, Aux Magnésiens, Aux Tralliens*. Il adresse aussi une lettre *Aux Romains*, pour annoncer son arrivée et leur demander de ne pas intervenir en sa faveur. Arrivé à Troas, il écrit encore aux Églises qui l'ont reçu : *Aux Philadelpiens, Aux Smyrniotes* et à l'évêque de Smyrne : *A Polycarpe*. Il embarque alors pour Neapolis, en Macédoine, passe à Philippes d'où il devait gagner Dyrrachium (Durazzo) pour passer en Italie.

*Ignace d'Antioche
ne voudrait pas
y échapper.*

*Venu
du monde païen,*

*Ignace recommande
aux Églises l'unité
autour de l'évêque,*

*chef
de la communauté,*

gardien de la foi,

garant de l'unité.

A travers ses lettres, riches en détails concrets, Ignace semble totalement dégagé de la synagogue. Il cite très peu l'*Ancien Testament*. Il se révèle comme « une plante toute neuve, jaillie en plein territoire païen de la plus pure semence chrétienne »⁶, et avant tout soucieux de l'unité : il se définit lui-même comme « un homme fait pour l'union » (*Phil.* 8, 1).

Aux Églises, Ignace demande de marcher en accord avec la pensée de leur évêque. Auparavant l'autorité était exercée par le collège des presbytres ou évêques dont l'un des membres assurait la présidence. Ignace nous révèle que l'évêque, à présent, exerce l'autorité et se distingue nettement du presbyterium. Sans doute l'évolution ne s'est-elle pas opérée partout en même temps, mais Ignace nous fournit le premier témoignage d'une situation acquise et qui va se perpétuer : une hiérarchie à trois degrés, évêque, presbytres, diacres.

L'évêque désigne à présent le chef de la communauté chrétienne. Le mot est à traduire par évêque. Cet évêque est le rassembleur de tous les croyants : « Là où paraît l'évêque, que là soit la communauté, de même que là où est le Christ Jésus, là est l'Église catholique » (*Smyr.* 8, 2). Il assure l'unité de la communauté :

« Ayez à cœur de faire toutes choses dans une divine concorde, sous la présidence de l'évêque, qui tient la place de Dieu, des presbytres, qui tiennent la place du sénat des apôtres, et des diacres qui me sont si chers, et à qui a été confié le service de Jésus-Christ » (*Magn.* 6, 1).

L'évêque est donc celui qui préserve de l'erreur et de l'hérésie. Aussi tous doivent marcher d'accord avec la pensée de l'évêque, et le presbyterium doit lui être accordé « comme les cordes à la cithare » (*Eph.* 4).

L'évêque préside à l'eucharistie, sacrement de l'unité, ainsi qu'aux autres réunions de la communauté :

« Que cette eucharistie seule soit regardée comme légitime, qui se fait sous la présidence de l'évêque ou de celui qu'il en aura chargé... Il n'est pas permis en dehors de l'évêque ni de baptiser ni de faire l'agape, mais tout ce qu'il approuve, cela est agréable à Dieu aussi » (*Smyr.* 8, 1-2).

L'évêque donne aussi son approbation aux mariages : « Il convient aux hommes et aux femmes qui se marient de

contracter leur union avec l'avis de l'évêque » (*Polyc.* 5, 2). L'évêque est donc concerné par tous les aspects de la vie de son peuple.

A l'Église de Rome, Ignace accorde une vénération particulière. Par rapport aux autres Églises, la salutation qu'il lui adresse témoigne d'une considération plus élevée, d'une déférence exceptionnelle : « Ignace, dit aussi Théophore, à l'Église qui a reçu miséricorde par la magnificence du Père très haut et de Jésus-Christ son Fils unique, l'Église bien-aimée et illuminée par la volonté de celui qui a voulu tout ce qui existe, selon la foi et l'amour pour Jésus-Christ notre Dieu ; l'Église qui préside dans la région des Romains, digne de Dieu, digne d'honneur, digne d'être appelée bienheureuse, digne de louange, digne de pureté, qui préside à la charité, qui porte la loi du Christ, qui porte le nom du Père ; je la salue au nom de Jésus-Christ, le fils du Père ; aux frères qui de chair et d'esprit sont unis à tous ses commandements, remplis inébranlablement de la grâce de Dieu, purifiés de toute coloration étrangère, je leur souhaite en Jésus-Christ notre Dieu toute joie irréprochable. »

*Il vénère
spécialement
l'Église de Rome.*

Ignace parle aussi de l'Église « qui a enseigné les autres » (*Rome* 3, 1). Aux autres Églises, Ignace multiplie les exhortations et les conseils. A l'Église de Rome, il ne prétend pas en donner, car elle tire son autorité des princes des apôtres : « Je ne vous donne pas des ordres comme Pierre et Paul : eux, ils étaient des apôtres, moi un condamné » (*Rom.* 4, 3). Aux autres Églises, Ignace demande des prières. Aux Romains, il demande, en plus, d'être avec Jésus-Christ ceux qui veillent sur l'Église d'Antioche : « Souvenez-vous dans votre prière de l'Église de Syrie, qui, en ma place, a Dieu pour pasteur. Seul Jésus-Christ sera son évêque, et votre charité » (*Rome* 9, 1).

*Mais le fondement
de l'unité,
c'est Jésus-Christ.*

Jésus-Christ est, en effet, le fondement ultime de l'unité, et il est au centre de la pensée et au cœur de la vie d'Ignace d'Antioche : « Pour moi, écrit-il, mes archives, c'est Jésus-Christ ; mes archives inviolables, c'est sa croix, et sa mort, et sa résurrection, et la foi qui vient de lui » (*Phil.* 8, 2).

Ignace trouve des accents passionnés contre ceux qui mutilent le mystère du Christ, contre les hérétiques qu'il traite de chiens enragés, de loups, de bêtes à figure humaine. Ces hétérodoxes, ces maîtres d'erreur, nient l'humanité de Jésus. Ils refusent sa passion et se scandalisent de la croix. Ils

*Ignace s'oppose
aux docètes qui,
niant l'humanité
de Jésus,
nient la réalité*

*de sa passion,
de sa mort
et de sa résurrection,*

n'admettent pas la réalité de ses souffrances. Ces docètes (*dokein* = paraître) nient l'incarnation. Selon eux, le Christ, de nature divine, n'a eu qu'une apparence humaine et il n'a pu ni mourir ni ressusciter.

Déjà les épîtres de Jean révèlent ces déviations dans les Églises d'Asie (*I Jean* 4, 1-3). Ignace s'oppose avec véhémence à ceux-là qui soutiennent que « le Christ n'a souffert qu'en apparence » (*Trall.* 10). Il proclame que la vie, la naissance, la mort et la résurrection du Christ ne sont pas des illusions, mais la plus solide réalité. Il affirme sa foi dans des formules déjà fixées par l'usage liturgique :

« Soyez sourds quand on vous parle d'autre chose que de Jésus-Christ, de la race de David, fils de Marie, qui est véritablement né, qui a mangé et qui a bu, qui a été véritablement persécuté sous Ponce-Pilate, qui a été véritablement crucifié, et est mort, aux regards du ciel, de la terre et des enfers, qui est aussi véritablement ressuscité d'entre les morts.

*et qui tuent
l'espérance
des martyrs,*

Ces proclamations, utilisées peut-être pour le baptême et l'eucharistie, constitueront à la fin du siècle le « Symbole des apôtres ». Les docètes qui nient la résurrection du Christ tuent l'espérance chrétienne. Si le Christ n'est pas mort et ressuscité, les souffrances du chrétien n'ont plus aucune signification : « Que me sert que quelqu'un me loue, s'il blasphème mon Seigneur, en ne confessant pas qu'il a pris chair ? Celui qui ne dit pas cela le renie absolument, étant lui-même un croque-mort » (*Smyr.* 5, 2). Le sens profond de la vie du chrétien est précisément de rejoindre le Christ en imitant sa passion et sa mort. Pour Ignace d'Antioche, le martyr ne rend pas seulement témoignage à la vérité, il reproduit la mort du Christ, il suit son maître jusqu'au bout et devient, par la mort, un vrai disciple. En mourant, il naît à la vie du Christ.

*car ceux-ci
reproduisent
la mort du Christ
pour vivre de sa vie.*

C'est pourquoi, de Smyrne, Ignace écrit aux Romains pour qu'ils n'interviennent pas en sa faveur, car le martyr va l'enfanter à une vie nouvelle :

« Je vous en supplie, écrit-il aux chrétiens de Rome, n'ayez pas pour moi une bienveillance inopportune. Laissez-moi être la pâture des bêtes, par lesquelles il

me sera possible de trouver Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je suis moulu par la dent des bêtes, pour être trouvé un pur pain du Christ... Si je souffre, je serai un affranchi de Jésus-Christ et je renaîtrai en lui, libre... Pardonnez-moi ; ce qu'il me faut, je le sais, moi. C'est maintenant que je commence à être un disciple... Feu et croix, troupeaux de bêtes, lacérations, écartèlements, dislocation des os, mutilation des membres, mouture de tout le corps, que les pires fléaux du diable tombent sur moi, pourvu seulement que je trouve Jésus-Christ » (*Rom.* 4-5).

Ignace ne cède pas à une sorte de mystique de la fuite du monde. Condamné à mort, il garde néanmoins, à travers son voyage, le souci de toutes les Églises ; mais il se livre tout entier à son désir d'être avec le Christ.

JUSTIN ET LA PASSION DE LA VÉRITÉ

Parmi les apologistes chrétiens, Justin tient une place exceptionnelle. Il surpasse de loin ceux qui le précèdent, Quadratus et Aristide d'Athènes ; quant à ceux qui le suivent, comme Tatien ou Athénagore, ils se sont mis à son école. Justin « le philosophe » n'a pas voulu seulement dialoguer avec les païens pour faire une « apologie » de la foi chrétienne, mais il transcrit dans ses œuvres un itinéraire personnel, une longue quête de la sagesse, qui l'a mené à travers toutes les écoles philosophiques jusqu'à la personne du Verbe incarné en Jésus.

Né en Palestine, à Naplouse, au début du II^e siècle, de parents païens, Justin raconte lui-même, dans son *Dialogue avec Tryphon*, cette recherche de la vérité qui l'a conduit jusqu'au seuil de la foi. Autobiographie ou fiction littéraire, sa démarche le mène d'abord auprès d'un stoïcien qui le déçoit : confondant la divinité avec une sorte de raison universelle qui régit le monde, il ne lui donne pas d'explication sur l'être de Dieu. Justin veut alors se mettre à l'école d'un disciple d'Aristote, mais il est rebuté aussitôt par ce péripatéticien qui

*L'apologie de Justin
reflète l'itinéraire
d'un homme*

*à la recherche
de la vérité*

veut d'abord fixer le montant de ses honoraires, geste indigne d'un philosophe. Il échoue chez un pythagoricien qui lui demande d'apprendre d'abord la musique, l'astronomie et la géométrie pour détacher son âme des objets sensibles. Inquiet de si longs détours, Justin se rend alors chez un platonicien qui le retient en lui laissant espérer la rencontre de la Beauté éternelle, de la Vérité pure.

En méditant dans la solitude, au bord de la mer, Justin rencontre un vieillard qui lui démontre que les philosophes ne peuvent connaître la vérité sur Dieu. Cet homme lui parle alors des prophètes et lui annonce Jésus-Christ. « Subitement, écrit Justin, un feu s'alluma dans mon âme. » La foi chrétienne devenait pour lui la sagesse suprême, la seule philosophie.

Converti vers 130, Justin possède aussi la passion de communiquer la vérité. Simple laïc, il vient à Rome, à l'époque d'Antonin, et ouvre une école à la façon des philosophes païens. A ceux qui viennent le trouver, il communique « la doctrine de la Vérité ». Mais Justin sait découvrir la parcelle de vérité contenue dans tous les systèmes. Il reste couvert du manteau des philosophes.

Pour lui, Dieu, transcendant et inaccessible, entre en communication avec le monde par l'intermédiaire du *Logos* (le Verbe). Les philosophes païens en ont reçu une semence et ce qu'ils ont affirmé de beau et de bien provient de sa lumière. Le *Logos* a révélé ainsi, au long des âges, des parcelles de la vérité éternelle, avant de se manifester en plénitude en Jésus-Christ. Les chrétiens possèdent la totale révélation du Verbe dont la pensée hellénistique constitue une amorce : les philosophes grecs qui, d'une manière ou d'une autre, ont eu part au Verbe, étaient des chrétiens sans le savoir.

Soucieux de jeter un pont entre la philosophie et le christianisme dans ses *Apologies*, Justin tend aussi la main au judaïsme. Dans le *Dialogue avec Tryphon*, il rassemble les passages de l'*Ancien Testament* qui préfigurent la foi chrétienne. Il discerne le « type » (la figure) de la Croix dans l'« arbre de vie » du paradis, dans les bâtons qui servent à Jacob à changer la couleur des brebis, dans le bâton de Moïse et dans celui d'Aaron...

Attentif à comprendre les Juifs comme les philosophes,

*et que comble
enfin l'annonce
de Jésus-Christ.*

*Converti,
il communique
la vérité*

*dont les philosophes
possèdent
des parcelles,*

*et dont les Juifs
connaissent
la préfiguration.*

Justin entend aussi laver les chrétiens de toutes les calomnies répandues contre eux et il veut montrer la supériorité de leur vie sur celle des païens. Il insiste sur leur chasteté et leur souci de la vérité, sur leur amour des ennemis et leur courage inébranlable devant la mort. « Personne, écrit-il, ne crut Socrate jusqu'à mourir pour ce qu'il enseignait. Mais pour le Christ, des artisans et même des ignorants ont méprisé la peur et la mort. »

*Il réfute
les calomnies
lancées contre
les chrétiens*

A Rome, il affronte le philosophe cynique Crescens dans un débat public. Il triomphe de son adversaire, mais s'en fait un ennemi irréconciliable. Arrêté avec six compagnons, vers 165, sous Marc-Aurèle, il confesse sa foi et meurt décapité.

*et combat pour
la vérité
jusqu'à en mourir.*

Il avait écrit dans sa *Première Apologie*, à l'adresse des Césars : « Vous pouvez nous tuer, vous ne pouvez pas nous porter dommage » (1, 2, 2). Et son *Dialogue avec Tryphon* avait renchéri, évoquant à l'avance sa fin tragique : « On nous tranche la tête, on nous crucifie, on nous livre aux bêtes, aux chaînes, au feu, à tous les tourments, et vous voyez que nous ne renonçons pas pour cela à notre profession de foi. Au contraire, plus nous sommes persécutés, plus s'accroît le nombre de ceux que le nom de Jésus amène à la foi et à la piété. Lorsque l'on émonde d'une vigne les branches qui ont donné du fruit, d'autres tiges poussent, fleurissent et portent des fruits. Il en est de même pour nous. La vigne plantée par le Christ, Dieu et Sauveur, c'est son peuple » (*Dialogue* 110, 4).

IRÉNÉE DE LYON ET LA PASSION DE L'HOMME

Dans ses *Apologies*, Justin dialoguait avec les païens. A travers son œuvre, Irénée, lui, s'adresse aux lecteurs chrétiens, pour se faire le défenseur résolu de l'enseignement de l'Église

contre ceux qui, d'une façon ou d'une autre, en arrivent à mutiler l'homme.

*A Lyon,
ville-carrefour,*

Né à Smyrne, vers 115, Irénée avait connu, dans sa jeunesse, l'évêque Polycarpe. Après un séjour à Rome, on le trouve, en 177, prêtre de l'Église de Lyon. Capitale politique, économique et religieuse des Trois Gaules (Aquitaine, Lyonnaise et Belgique) de par la volonté d'Auguste, Lyon se trouvait en relations étroites avec Rome et l'Orient. Elle recélait une population assez cosmopolite, vouée au commerce, constituée en partie par des Orientaux : l'itinéraire d'Irénée, de Smyrne à Lyon, se comprend très bien, de même que l'existence d'une communauté chrétienne déjà solidement organisée au II^e siècle.

*Irénée lutte
contre la gnose,*

Les origines de l'évêque et la situation de la ville expliquent qu'Irénée se trouve aux prises avec toutes les grandes querelles de son temps. Sa grande œuvre, l'*Adversus haereses* (Réfutation des hérésies), représente d'ailleurs une source capitale pour l'histoire des systèmes hétérodoxes.

Irénée s'y montre l'adversaire de la gnose. D'origine païenne, ou issue peut-être d'un judaïsme dissident, la gnose a pu vouloir annexer le christianisme. Au II^e siècle, des maîtres cherchent à l'adapter à la doctrine chrétienne. A Alexandrie, évangélisée par saint Marc, suivant une tradition consignée par Eusèbe de Césarée, le gnosticisme s'épanouit en une multitude de systèmes avec Basilide, Carpocrate, et Valentin qui enseignera à Rome et fera de nombreux disciples : Ptolémée, Héracléon, Théodote, Marc le Mage...

*caractérisée par
un dualisme foncier*

A travers ce foisonnement de doctrines qu'Irénée compare à une « champignonnière », une ligne commune se dégage. La gnose (*gnosis* : connaissance) apparaît comme un mouvement philosophique et religieux caractérisé par la recherche d'une connaissance. Cette connaissance de l'origine de l'homme, de sa vraie nature, de sa destinée, produit chez le gnostique une sorte de « réveil » qui lui apporte le salut.

Elle met en évidence un dualisme foncier, et d'abord l'opposition entre le Dieu caché, vrai et bon, tel qu'il se manifeste en Jésus-Christ, et des puissances intermédiaires, éons ou anges, dont fait partie le créateur et qui sont à l'origine du monde. La création vient d'une sorte d'accident qui s'est produit dans la série de toutes les forces qui émanent de Dieu : la matière est donc mauvaise et l'homme se trouve

dans ce monde comme en exil. Son âme est une étincelle divine qui doit se libérer du corps qui la retient prisonnière. Le mépris du corps conduit les gnostiques soit à un hyper-ascétisme qui ne voit que le mal dans la création, soit à un laxisme moral qui tolère toutes les déviations.

*qui aboutit
au mépris
du corps*

La libération apportée par le Christ ne passe pas par l'incarnation qui le rendrait prisonnier du mal. L'incarnation n'est qu'une apparence; aussi le docétisme se répand de façon privilégiée parmi les cercles gnostiques. Le Christ libère les hommes, en leur révélant leur origine et en ramenant à Dieu, par la gnose, les parcelles de divin égarées dans le monde.

*et qui rejoint
les positions
du docétisme.*

Bien que ses conclusions soient analogues à celles des gnostiques, le point de départ de Marcion est différent. Son dualisme ne s'enracine pas dans des spéculations métaphysiques, il résulte de sa lecture des Écritures et présente d'autant plus de séduction pour les chrétiens.

*Irénée lutte aussi
contre Marcion*

Fils de l'évêque de Sinope, sur la Mer Noire, Marcion était venu à Rome vers 140, sous le pontificat d'Hygin, et il est excommunié vers 144. Marcion lit l'*Ancien Testament* dans sa littéralité et il se scandalise d'un Dieu qui enduret les cœurs et châtie avec rigueur. Il le nomme le Dieu Juste et il l'oppose au Père des miséricordes qui se révèle par Jésus-Christ, et dont saint Paul nous transmet le vrai visage. Poussant à bout le paulinisme et le faussant par là même, Marcion juge la Loi radicalement mauvaise, rejette tout l'*Ancien Testament* et supprime dans le *Nouveau* tout ce qui rappelle la Loi ancienne. Il ne conserve donc que l'évangile de Luc, disciple de Paul, et les épîtres de l'Apôtre, en y enlevant tout ce qui peut paraître positif en faveur de l'*Ancien Testament* ou du destin d'Israël.

*qui fonde
son dualisme
sur l'opposition
des deux Testaments.*

Pour rendre compte de cette opposition, il suppose donc deux dieux: celui des Juifs, sorte de demiurge qui a créé le monde de façon imparfaite et qui se trouve donc à l'origine du péché et des souffrances des hommes, et le Dieu Père, étranger au monde, qui envoie son Fils, sous une apparence humaine, pour abolir la Loi.

Mais les hommes ne sont totalement délivrés qu'en renonçant au monde et à la chair. Marcion durcit également les exhortations de Paul (*I. Cor. 7*) et demande aux chrétiens de pratiquer la continence totale. Il n'accorde le baptême qu'aux

célibataires ou aux gens mariés qui se séparent. Dans un ouvrage perdu, les *Antithèses*, Marcion opposait l'*Ancien* au *Nouveau Testament* et Paul aux autres apôtres.

Doué de talents d'organisateur, Marcion fonde sa propre Église, en la dotant d'une hiérarchie avec évêques, prêtres, diacres. Ses églises s'enracinent en particulier en Mésopotamie où elles précèdent le manichéisme.

Le montanisme aboutit, lui aussi, au rigorisme, mais il représente plutôt la tendance du christianisme asiatique, spécialement de l'*Apocalypse*. Montan était originaire de Phrygie et il prétend avoir reçu le charisme de prophétie. Deux femmes, également douées, se joignent à lui, Maximilla et Priscilla. Il annonce l'apparition de la Jérusalem nouvelle pour un règne de mille ans. Il faut donc s'y préparer par la continence et la recherche du martyre.

A la différence de Marcion et des gnostiques, Montan conservait la foi commune et les Écritures. Les adeptes de sa doctrine se remarquaient par une grande austérité de vie. Tout cela explique la diffusion rapide du montanisme en Asie Mineure, puis en Syrie, en Thrace, et en Occident, à Rome et en Afrique.

Cela permet aussi de comprendre l'intervention des confesseurs de la foi en leur faveur. En 177, les chrétiens arrêtés à Lyon, à la suite d'une émeute populaire, chargent Irénée d'intervenir à Rome auprès du pape Eleuthère, en faveur des adeptes de Montan. Ces futurs martyrs conseillaient au pape d'user de conciliation plutôt que de rigueur.

A son retour de Rome, Irénée est choisi par la communauté lyonnaise pour devenir évêque à la place de Pothin qui venait d'être martyrisé. A la fin du II^e siècle, Irénée interviendra également auprès du pape Victor pour lui conseiller la modération à l'égard des Églises asiatiques. Celles-ci voulaient continuer à célébrer la fête de Pâques, le 14 nisan, suivant l'usage juif, alors que les autres Églises s'étaient ralliées à l'usage romain et célébraient Pâques, le dimanche suivant, en soulignant par là davantage la résurrection du Sauveur. Le pape Victor décide de briser l'opposition des Églises d'Asie, en les excommuniant. Irénée, qui s'était rallié à l'usage romain, lui écrit pour lui demander de ne pas traiter ainsi des Églises vénérables fondées par les apôtres. Le pape a dû en tenir compte, car il n'y eut aucune rupture entre Rome et les

*Les Montanistes,
qui gardent
la foi commune,*

*sont considérés avec
plus d'indulgence.*

*Irénée plaide aussi
en faveur
de la tradition
pascale
des Églises d'Asie.*

Églises d'Asie. Celles-ci se rallièrent d'ailleurs, sans trop tarder, à l'usage de Rome⁷.

Irénée pense que l'on peut admettre sans dommage des différences de pratique. Mais il se révèle intrépide en ce qui concerne la foi et la vérité évangélique transmises par les apôtres. En 177, les martyrs de Lyon avaient rendu témoignage par leur sang. Quarante-huit chrétiens étaient morts, qui représentaient toutes les catégories, le vieil évêque Pothin comme le jeune garçon Ponticus, le citoyen romain Vettius Epagathus comme Attale, originaire de Pergame, l'esclave Blandine comme sa maîtresse, le diacre Sanctus comme le nouveau-baptisé Maturus.

Irénée, lui, allait rendre témoignage par la plume. Il s'oppose aux gnostiques et à Marcion qui fondent leur doctrine sur leur propre imagination et élaborent chacun leur propre système, mais s'entendent pour mépriser le corps et nier l'incarnation. Irénée leur oppose l'unanimité des évêques qui ont reçu la tradition des apôtres à travers une continuité de successeurs, vérifiable pour chaque Église. Et Irénée d'établir la succession épiscopale de Smyrne qui remonte à Jean par Polycarpe, d'Ephèse qui remonte à Paul, et de Rome qui se glorifie de Pierre et de Paul. Les chefs des sectes multiplient les divisions. Les évêques qui ont reçu la tradition des apôtres nous présentent, au contraire, une même foi et une même forme d'organisation des Églises. Ils sont aussi les dépositaires des Écritures dans lesquelles les apôtres ont aussi transmis la tradition : elles doivent donc être lues dans l'Église.

Prenant appui sur la tradition des apôtres, Irénée expose le développement du plan divin à travers l'histoire. La création est l'œuvre du Dieu unique. Elle est rapportée aux trois personnes divines : le Père qui ordonne, le Fils et l'Esprit qui exécutent et qu'Irénée appelle « les mains de Dieu ». Chacune des personnes divines a son rôle dans la création, de même qu'elles apparaissent dans l'*Ancien Testament* : le Verbe s'y manifeste, l'Esprit anime les prophètes et le Père donne des ordres pour tout cela.

L'homme a été fait à l'image de Dieu : « La gloire de Dieu, écrit Irénée, c'est l'homme vivant ». Et il ajoute : « La vie de l'homme, c'est la vision de Dieu ». Mais l'homme ne peut pas l'atteindre immédiatement, parce que le progrès est la loi des

*A tous les hérétiques
qui mutilent
l'homme,*

*Irénée oppose
la foi des évêques
dépositaires
de la tradition
des apôtres.*

*Irénée trace le plan
de Dieu
dans l'histoire*

*pour sauver
l'homme,
tout l'homme.*

choses créées et parce que Dieu respecte la liberté de l'homme. Ce dernier garde donc la possibilité de pécher : la faute ne représente pas pour autant une rupture du plan divin, mais elle nécessite l'incarnation du Fils. Ce mystère représente le sommet de l'action du Verbe, et Irénée l'exprime par le mot « récapitulation ». Par l'incarnation, le Christ ressaisit en lui l'homme et l'humanité tout entière, il assume et recrée ce qui a été perdu, il devient tête de toute l'humanité, il est le nouvel Adam. Il est homme en plénitude et il sauve l'homme, corps et âme.

Contre les gnostiques, Irénée affirme le salut de la création entière : « Ces gens-là sont vains, qui méprisent toute la création de Dieu, qui nient que la chair soit sauvée, qui dédaignent sa régénération, qui prétendent qu'elle est incapable de devenir incorruptible... Comment peut-on soutenir que la chair qui est nourrie par le corps et le sang du Christ, et qui est son membre, n'est pas susceptible de la grâce de Dieu qui est la vie éternelle ? »⁸

Les écrits d'Ignace d'Antioche, de Justin et d'Irénée restent dominés par la lutte contre les persécuteurs ou contre les hérétiques. Mais les conversions se multiplient dans les classes cultivées. Un besoin nouveau se précise : posséder une sorte de synthèse doctrinale de l'enseignement chrétien. C'est dans un grand centre intellectuel, à Alexandrie, qu'il faut aller la chercher.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Eusèbe de Césarée, écrivain du IV^e siècle, déclare, dans son *Histoire Ecclésiastique*, que Pierre est venu à Rome, au début du règne de Claude, vers 44, mais aucun texte canonique n'en parle.

2. C. LEPELLEY, *L'empire romain et le christianisme*, Flammarion, 1969, pp. 11-13.

3. *Ibidem*, p. 26.

4. *Ibidem*, p. 31.

5. J. DANIELOU, *Nouvelle Histoire de l'Église*, t. I, p. 120.

6. P. Th. CAMELOT, Introduction aux *Lettres* d'Ignace d'Antioche, SCH n° 10, Cerf, 1958, p. 21.

7. Au Concile de Nicée, en 325, il est encore question de la date de Pâques, mais le problème discuté sera de savoir s'il faut se fier au calendrier juif pour calculer le 14 nisan ou si les chrétiens doivent le fixer eux-mêmes.

La deuxième solution l'emportera. Aujourd'hui, la différence de date pour Pâques entre catholiques et orthodoxes vient de ce que ces derniers n'ont pas adopté, pour les usages liturgiques, la réforme du calendrier effectuée en 1582 par le pape Grégoire XIII.

B. J. LEBRETON et J. ZEILLER, *De la fin du II^e siècle à la paix constantinienne*, Fliche et Martin, t. II, p. 60.

CONSEILS A UN ÉVÊQUE :

« Justifie ta dignité épiscopale par une entière sollicitude de chair et d'esprit ; préoccupe-toi de l'union au-dessus de laquelle rien n'est meilleur. Porte avec patience tous les frères, comme le Christ te porte toi-même ; supporte-les tous avec charité, comme tu le fais d'ailleurs. Vaque sans cesse à la prière ; demande une sagesse plus grande que celle que tu as ; veille avec un esprit qui ne se repose pas. Parle à chacun en particulier, te conformant aux mœurs de Dieu. Porte les infirmités de tous, comme un athlète accompli. Où il y a plus de peine, il y a beaucoup de gain.

» Si tu aimes les bons disciples, tu n'as pas de mérite. Ce sont surtout les plus contaminés qu'il te faut soumettre par la douceur. Toute blessure ne se soigne pas par le même emplâtre. Calme les crises violentes par des compresses humides... Le moment présent te réclame. »

IGNACE D'ANTIOCHE A POLYCARPE DE SMYRNE (1, 2 - 11, 3).

UNE APOLOGIE DU CHRISTIANISME ADRESSÉE A UN PAÏEN DE HAUT RANG :

« Les Chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien

de singulier. Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine humaine. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle.

» Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche.

» Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois.

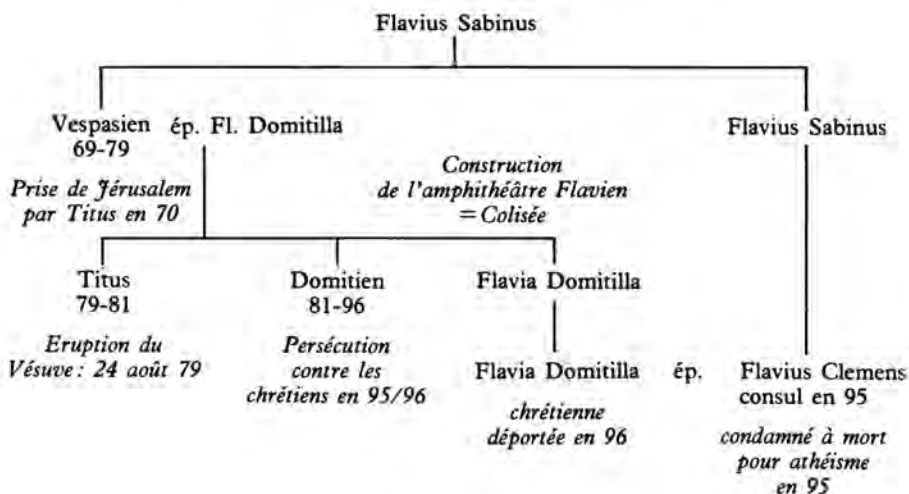
» Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. On les méconnaît, on les condamne; on les tue et par là ils gagnent la vie. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie...

» En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les Chrétiens le sont dans le monde... »

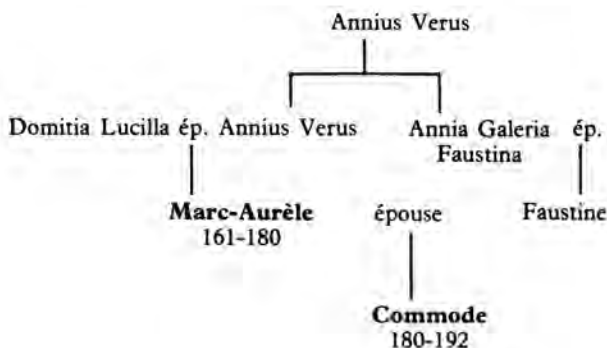
Lettre à Diognète, V-VI.

(Trad. H.-I. MARROU, Ed. du Cerf,
Coll. « Sources Chrétiennes » n° 33.)

LA DYNASTIE DES FLAVIENS (69-96)



LA DYNASTIE DES ANTONINS



Nerva
96-98
adopte
Trajan
98-117
adopte son petit-neveu
Hadrien
117-138
adopte
Antonin
138-161

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
1. La naissance de l'Église	9
Une Bonne Nouvelle	10
Une poignée d'hommes	12
La communauté de Jérusalem	14
La prédication d'Étienne	16
L'incident d'Antioche et le concile de Jérusalem	16
Les messagers de la Bonne Nouvelle	19
Les communautés chrétiennes	24
2. La croissance et les épreuves	31
L'enracinement à Rome	32
Quatre récits ordonnés	33
Pourquoi persécuter ?	33
Pline le Jeune demande des instructions	36
Les consignes de Trajan	37
Le martyre	38
Ignace d'Antioche et la passion de l'unité	39
Justin et la passion de la vérité	43
Irénée de Lyon et la passion de l'homme	45
3. L'enracinement de l'Église au IIIe siècle	55
L'École d'Alexandrie	56
Clément d'Alexandrie et l'humanisme chrétien	57
Origène à la recherche de la Parole de Dieu	59
L'Afrique chrétienne	61
Tertullien et la passion de l'absolu	61
Le rêve d'une Église de purs	63
Septime-Sévère et la persécution légale	65
Secte des purs ou cité de tous les hommes ?	67
La persécution de Dèce	68
Corneille et Cyprien	70
Des traditions différentes	71
Quarante ans de paix	72

4. Constantin et l'épanouissement du IV^e siècle	79
L'Église vers l'an 300	80
Dioclétien et la tétrarchie	80
Dioclétien et la persécution	81
Le dérèglement de la tétrarchie et l'ascension de Constantin	83
La conversion de Constantin	85
L'affaire donatiste	85
Les origines du monachisme	88
Antoine, modèle des moines	89
Les colonies d'ermites	89
Pakhôme et le cénobitisme	90
Les laures de Palestine	90
Saint Basile et la vie monastique	91
Les Cappadociens : Basile et les deux Grégoire	92
Le grand siècle des Pères de l'Église	94
5. La grandeur de Constantinople et l'élévation de son patriarche	105
L'union entre la religion et le pouvoir	106
Le concile de Nicée	107
Destin de Byzance-Constantinople	111
La résistance aux Barbares	113
L'égalité avec Rome	114
Rupture avec Rome	117
6. L'Église devant les invasions barbares	121
L'irruption des Goths dans l'Empire	122
Sursaut de l'Empire d'Orient	122
Dévastation de l'Empire d'Occident	123
Suffit-il de pleurer sur Rome ?	124
La grande invasion des Germains	125
Comment réagir en chrétien ?	126
Où est le devoir du prêtre ?	127
L'installation des Barbares	128
Passer aux Barbares ?	129
La fin de l'Empire romain d'Occident	131
Des « chercheurs de Dieu »	132
Un maître de perfection monastique	134
La perfection monopolisée par les moines	135
Des évêques-moines	136
Des papes vigilants	138

7. L'homme providentiel et l'Église mérovingienne	143
L'éclatement de l'Empire d'Occident	144
L'évêque, défenseur de la cité	144
La chance de Clovis	145
La suggestion royale	146
Un épiscopat inégal	148
L'activité conciliaire et son déclin	148
La diversité du clergé	149
La lutte contre le paganisme	151
La manière forte	152
Une préférence pour l'opportunisme	153
Une initiation chrétienne accélérée	154
Le devoir de la prédication	154
L'idéal proposé	155
La rudesse des mœurs	157
Les obligations imposées	158
La condition inférieure des laïcs	159
8. Les Églises du couchant	165
L'Irlande, à l'extérieur de l'Empire romain	166
L'introduction du christianisme	167
Le succès du monachisme	169
La première évangélisation de la péninsule ibérique	172
L'Espagne chrétienne au IV ^e siècle	172
Les Barbares en Espagne	174
L'Église wisigothique sous les rois catholiques	175
L'invasion musulmane	178
9. Des moines sur les routes et dans les cloîtres	181
Des évêques fondateurs	182
Benoît de Nursie	182
La règle d'or de la discrétion	185
Le moine irlandais Colomban	186
Amand, un marcheur infatigable	189
Grégoire le Grand, moine et pape	190
Grégoire le Grand, pape missionnaire	191
Grégoire le Grand, pasteur	193
Bède le Vénérable, moine exemplaire	194

10. L'Orient : des empereurs théologiens et des tensions avec Rome	199
L'empereur Justinien	200
La reconquête de l'Occident	200
Aux dépens de l'Orient	201
L'empereur-théologien	202
Le désenchantement des lendemains	204
Le patriarche se veut œcuménique	204
L'empereur Héraclius	205
Une nouvelle forme de monophysisme : le monothélisme	206
Le schisme, et le martyr de Martin et de Maxime	208
Le 3 ^e concile de Constantinople	209
Le concile « in Trullo »	210
11. L'Orient et la querelle des images	217
L'attitude des chrétiens aux premiers siècles	218
Les empereurs contre les images	220
Le concile de Hiéria	221
La persécution contre les moines	222
Irène et la défense des images	224
Irène empereur et la contestation de Nicée II	225
La nouvelle offensive iconoclaste	226
Théodora et le rétablissement des images	228
12. L'Église dans la mouvance des Carolingiens	231
L'ascension des Carolingiens	232
L'appui de Charles Martel	233
L'alliance des papes et des Carolingiens	235
La naissance des États Pontificaux	236
Charlemagne	237
Le nouvel Empire d'Occident	239
La mission de Charlemagne	239
L'unification de la liturgie	240
L'unification du monachisme	242
La règle des chanoines : Chrodegang de Metz	243
Le rôle privilégié des clercs	244
La Renaissance carolingienne	245
Le contrôle des connaissances	247
L'instruction du peuple	248
La promotion de l'aristocratie laïque	248
L'accession à la sainteté	250

13. Lumières des siècles noirs	257
Le salut dans la fuite	258
Les invasions normandes	258
Les razzias des Sarrasins	259
Les incursions des Hongrois	260
La dissolution de l'empire carolingien	260
La féodalité	262
L'intégration des évêques dans la féodalité	262
Un temps de désordres	263
Les prêtres se marient	265
La décadence des moines	267
Cluny	268
Le succès de Cluny	268
L'ordre de Cluny	269
La réforme clunisienne	270
La charité à Cluny	272
Un modèle de réforme	273
Le maintien de la paix	273
14. Un long déclin de la Papauté, entrecoupé de sursauts	279
Un long effacement	280
Fermeté des pontifes pendant la seconde moitié du IX ^e siècle	280
Le concile cadavérique	282
Formosiens et antiformosiens	284
La papauté en quenouille	285
Sous la tutelle des Ottons	287
Les conciles de Saint-Basle et de Chelles	290
Sursaut de la Papauté	292
Jean Crescent « fait » les papes	294
Les papes tusculans	295
La domination des souverains de Franconie	296
15. La déchirure entre Constantinople et Rome, de Photius à Cérulaire	301
Le patriarche Ignace	302
Le patriarcat de Photius	303
La question bulgare	305
Photius dépose Nicolas I ^{er}	306
Le quatrième concile de Constantinople : 869-870	307

La réhabilitation de Photius	308
L'affaire de la Tétragamie	309
Michel Cérulaire et la rupture avec Rome	311
16. La réforme grégorienne	319
La recherche doctrinale	320
Une volonté de réforme	321
La papauté en liberté	322
Une liberté difficile à maintenir	325
Grégoire VII	326
Les Dictatus papae	328
La querelle des investitures avec Henri IV	331
Canossa	333
Accommodements avec le royaume anglo-normand et avec la France	334
Vers l'apaisement	335
Une grande étape de la centralisation romaine	337
Réforme ou crise grégorienne ?	339
17. Art, culture et vie chrétienne	345
Dans le sillage de l'an mil	346
Naissance de l'art roman	346
Enracinement	347
Une remarquable diversité	347
Réapparition de la sculpture	349
Les difficultés de Cluny	350
La fondation de Cîteaux	351
L'observance cistercienne	352
L'expansion de Cîteaux	353
Bernard de Clairvaux	353
La guerre des moines	354
Idéal et réalités	355
L'art cistercien	356
L'art gothique	358
Naissance des Universités	360
Le temps des pèlerinages	362
18. La rencontre brutale de l'Occident et de l'Orient : les croisades	367
La fragilité du monde musulman	368
Les difficultés de Byzance	368

L'expansion du commerce méditerranéen	369
Le pape et l'empereur byzantin	370
Des modèles	371
Mais pourquoi la croisade ?	372
L'organisation de l'expédition	372
Le concile de Clermont	374
Une entreprise du pape	375
La croisade d'Urbain II	376
La féodalité en marche	377
Le germe de discorde	378
Rendez-vous à Jérusalem	379
Le partage	380
Les ordres militaires	381
La 2 ^e croisade	383
Échec et rancœurs	384
La perte de Jérusalem	385
La 3 ^e croisade	386
La 4 ^e croisade et la prise de Constantinople	387
Un nouveau partage	389
Le jugement du pape	390
Un élan toujours renaissant	391
19. Vie paroissiale et vie d'Église	401
La paroisse, cellule de base	402
Soumise à la direction de son curé	402
Une très forte unité	404
Église : maison du peuple	404
Le choix du curé	405
Des curés et des hommes	405
En lien avec l'Église romaine	407
Le soutien de l'Église diocésaine	408
Le renouveau pastoral	410
L'échec du désarmement	411
Les évêques	412
20. Parole et vie chrétienne	417
Le renouveau de la parole	418
Une prédication nouvelle	419
La parole des Mendians	421
Les Prêcheurs	422

Et les Frères Mineurs	422
Une pauvreté qui parle	423
Les atouts des Mendians	425
La séparation des clercs et des laïcs	428
La reconnaissance de la vie dans le monde	429
Sainteté de Louis IX	430
Être femme au Moyen Âge	430
Une certaine promotion	432
21. Des combats pour la foi	437
Une atmosphère hérétique	438
L'éloignement des Vaudois	439
Dans la tradition dualiste	440
Les Parfaits	441
Les Croyants	442
La séduction cathare	443
Une Église rivale	445
Les perplexités des clercs	445
L'organisation de la répression	447
Innocent III et la croisade albigeoise	448
La naissance de l'Inquisition	452
Une procédure rigoureuse	453
Des peines exemplaires	454
Le recours à la torture	456
L'hérésie pourchassée	457
Perspective	459
22. Les heurts des États et de la papauté	463
La crise du siège romain	464
Une situation dramatique	465
Premier conflit avec Philippe le Bel	466
Le second conflit	468
L'échec du pape	470
L'attentat d'Anagni	471
Le pontificat éphémère de Benoît XI	472
L'élection de Clément V	473
L'affaire des Templiers	474
Le recours au concile	476
Le concile de Vienne	478

La suppression de l'ordre du Temple	479
La réforme à l'ordre du jour	481
23. Les Papes d'Avignon	487
Les attraites d'Avignon	488
Jean XXII et la centralisation de l'Église	491
Benoît XII le réformateur	492
Clément VI et la politique de la grandeur	494
L'envers du décor	495
La grande misère des églises	497
Un séjour compromis	498
Urbain V ou le retour manqué	499
Grégoire XI ou le retour inachevé	500
24. Le Grand Schisme d'Occident et l'unité retrouvée	505
La double élection	506
La division de la chrétienté	508
L'échec du recours à la force	509
Deux lignées de papes	510
L'enracinement du schisme	511
La « voie de cession »	512
La recherche d'un accord	514
La voie du concile	515
Le concile de Pise	516
Trois têtes pour une tiare	516
Le concile de Constance	517
L'unité retrouvée	519
Une unité toujours à rebâtiir	520
25. Le pape, le concile et l'Orient	529
Des problèmes en suspens	530
Le concile de Bâle	531
Une assemblée souveraine	532
Le pape rompt avec le concile	532
Une volonté de rapprochement	534
Le concile de Ferrare	535
Le concile de Florence	536
Les lendemains de l'union à Constantinople	537
La survie difficile du concile de Bâle	537

La Pragmatique Sanction de Bourges	539
La chute de Constantinople	540
26. Heurs et malheurs du XVe siècle	545
La présence de la mort	546
Un débordement de vie	547
Une religion sensible au cœur	548
Une protection et une assurance	550
Les risques de déviation	551
Des Églises installées	553
Des Églises âprement disputées	553
Des Églises vides	554
Un clergé pléthorique	555
Des monastères en difficulté	557
Une vitalité religieuse indéniable	559
27. Les papes de la Renaissance et les tentatives de réforme	563
Des princes de ce monde	564
Des conquérants	566
Des lettrés et des mécènes	569
Un incessant désir de réforme	572
Des réussites chez les réguliers	575
La carence des papes	578
Un affrontement dramatique	580
Un concile pour rien ?	582
28. La Réforme et les réformateurs protestants	585
Luther et l'obsédante recherche du salut	586
La Parole jaillissante	588
La contestation dans l'Église	589
Le chemin de la révolte	591
L'extension de la Réforme	594
L'implantation du luthéranisme	596
Zwingli à Zurich	598
La division religieuse de l'Allemagne	600
La Réforme en France	602
Calvin et la réforme calvinienne	604
La réforme anglicane	607
Le presbytérianisme en Écosse	611

29. Les réformateurs catholiques et le Concile de Trente	617
Les débuts de la Réforme catholique	618
La naissance des Capucins	618
Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus	619
Un concile difficile à réunir	622
Le choix de Trente	624
Un concile mouvementé	625
Les définitions doctrinales	627
Les réformes pastorales	629
La création des séminaires	632
Les voies du renouveau	633
30. La mise en œuvre de la réforme tridentine	639
La volonté réformatrice des papes	640
Le dynamisme des nouveaux ordres religieux	643
Charles Borromée : un archevêque exemplaire	645
Les réticences des États	648
Le poids du système bénéficial	649
Les pesanteurs à surmonter	651
Les guerres de religion	653
La contre-réforme	656
31. Sainteté et dynamisme apostolique	661
Thérèse d'Avila et Jean de la Croix : la réforme du Carmel	662
François de Sales et les laïcs	665
Bérulle, le Carmel et l'Oratoire	667
L'« École française »	668
Condren, Olier et les prêtres de Saint-Sulpice	670
Jean Eudes	671
Adrien Bourdoise et la paroisse-séminaire	672
Vincent de Paul et le séminaire des Bons-Enfants	672
Les séminaires : fondement de la réforme	673
Les « nouveaux prêtres »	675
Les savants Mauristes	677
32. La vie des chrétiens aux XVIIe et XVIIIe siècles	683
Les missions	684
La prédication	685
Le catéchisme	686

Petites écoles et collèges	690
Épurer le sacré	691
Les dangers de la vie	693
La pratique sacramentelle	694
La messe	695
Le ministère de la charité	698
La poussée triomphale et populaire du baroque	699
33. L'explosion mondiale du christianisme	705
De nouvelles terres pour l'Évangile	706
La résistance à l'Islam	708
François-Xavier, les Indes et le Japon	709
Ricci et la Chine	710
Roberto de Nobili aux Indes	711
Les réductions du Paraguay	712
La congrégation de la Propagande	714
Les catholiques français au Canada	715
Les Missions Étrangères de Paris	716
La querelle des rites chinois	718
34. Le poids du jansénisme	725
Une question inévitable	726
Jansénius et Saint-Cyran	728
Saint-Cyran et Bérulle	728
La disgrâce de Saint-Cyran	729
L' <i>Augustinus</i> de Jansénius	731
La défense de l' <i>Augustinus</i>	732
Les cinq propositions	733
Signer le formulaire ?	735
La paix clémentine	737
Vers la bulle <i>Unigenitus</i>	739
Les appelants	741
L'héritage	742
35. Les grandes querelles	747
La tradition gallicane	748
L'affaire de la garde corse	750
L'affaire de la régale	751
Les Quatre articles de 1682	752

Les prolongements	754
Un néologisme inquiétant	755
Premiers jalons du quiétisme	757
Miguel de Molinos	758
Le message de Madame Guyon	759
Les combats de Fénelon	760
La condamnation des <i>Maximes</i>	762
Vers la révocation	763
La révocation de l'Édit de Nantes	765
36. L'Église contestée	769
Une vaste mise en question	770
La machine de guerre encyclopédique	773
La franc-maçonnerie	775
Une papauté sans prestige	776
Des papes médiocres	777
La suppression des Jésuites	780
La décadence des ordres monastiques	784
Un épiscopat composite	786
Un bas clergé estimé	790
Des curés contestataires	792
37. L'Église dans le vent de la Révolution	797
Le poids des curés	798
Une question à résoudre	799
Le ralliement au Tiers	800
Des sacrifices nécessaires	803
La Constitution civile du clergé	809
La pensée de l'épiscopat	811
Un choix difficile	813
Le choix des évêques	814
Le choix des curés	815
Une Église divisée	817
38. Schisme et déchristianisation	823
Les difficultés de l'épiscopat constitutionnel	824
Trouver des curés	827
Un clergé impopulaire	828
La résistance des réfractaires	830

L'émigration des réfractaires	832
Le serment de Liberté-Égalité	836
Les clandestins	838
Le mariage des prêtres	840
Les abdicataires	842
Après Thermidor	846
La volonté de survivre	847
Une Église éclatée	850
Vers qui se tourner ?	851
39. L'Église concordataire	857
Les nouveaux maîtres du jeu	858
Les intérêts de Bonaparte	859
La volonté de Pie VII	860
Une mesure sans exemple	860
Résistance et soumission	861
La faillite de l'Église gallicane	863
La fin de l'Église constitutionnelle	863
Le nouvel épiscopat	864
Les anciens constitutionnels	865
Les anciens réfractaires	866
Des évêques dociles	868
L'Église dans l'État	869
L'isolement des évêques	870
Une Église sous tutelle	871
Un piège pour l'évangélisation	872
Un clergé fonctionnarisé	873
Un nouveau départ	874
40. La lente montée du libéralisme catholique	877
Une naissance non désirée	878
La Mennais passe au libéralisme	879
<i>L'Avenir</i> et les libertés	880
<i>L'Avenir</i> en péril	882
La condamnation de Grégoire XVI	883
Des résultats concrets	886
Un pape libéral ?	888
La liberté acclamée	889
La liberté accordée	890
La liberté bafouée	891

L'École du <i>Correspondant</i>	893
Les discours de Malines	894
41. L'Église hiérarchique et le triomphe de l'ultramontanisme	897
Une Église pyramidale	898
Les maîtres à penser catholiques	899
L'encyclique <i>Quanta cura</i> et le <i>Syllabus</i>	901
Dans les remous du <i>Syllabus</i>	903
Vers le concile	905
Vatican I	906
Le magistère infaillible du Pontife romain	910
Dans les remous du concile	912
Newman, vers d'autres horizons	914
42. Les catholiques et la question sociale	919
La condition ouvrière	920
L'appauvrissement intellectuel du clergé	922
La méconnaissance du monde urbain	924
L'immobilisme social du clergé	924
Une remarquable exception	926
Des évêques découvrent la condition ouvrière	928
Les curés et les droits des pauvres	931
L'espoir de février 1848	932
<i>L'Ère nouvelle</i>	934
Le reflux	935
La fin d'un rêve	937
La discordance entre l'Église et le monde ouvrier, en France	939
La vigueur du catholicisme social en Allemagne	942
Les Cercles catholiques d'ouvriers	943
Aux origines de l'encyclique sociale	945
Léon XIII et <i>Rerum novarum</i>	946
43. Modernité et modernisme	953
Un abonnement non renouvelé	954
Le toast d'Alger	955
La démocratie chrétienne	959
Les prêtres démocrates	960
Les congrès de Reims et de Bourges	964
Le déclin	966

Définir le modernisme : une tâche impossible ?	968
Un itinéraire type : Alfred Loisy	969
<i>L'Évangile et l'Église</i>	971
Adhésions et refus	973
La rigueur de Pie X	975
Le monde complexe des modernistes	976
L'intégrisme	978
Les immaculés de l'orthodoxie	979
Une époque difficile à vivre	981
Avec Benoît XV, « on respire »	983
44. L'Église dans la mêlée des peuples	991
Benoît XV, pape méconnu	992
Des succès prometteurs	994
Pie XI, homme de caractère	995
Le programme de l'Action française	996
Séduction de l'Action française	998
De vaines protestations	999
Fermeté de Pie XI	1000
Pourquoi condamner ?	1002
Ambiguïtés du fascisme	1004
Une bienveillante tolérance	1004
Les accords du Latran	1005
Un conflit chronique	1007
Nocivité du national-socialisme	1008
L'acceptation de la dictature	1010
Le concordat de 1933	1011
Une incompatibilité foncière	1013
Sainte Russie et révolution	1016
Pie XI condamne le communisme athée	1019
45. La mission sous toutes ses formes	1027
Naissance de l'Action catholique	1028
L'Action catholique spécialisée	1029
La fierté d'être chrétien	1031
Un esprit de conquête	1031
Des tensions aussi	1033
La CFTC : des débuts difficiles	1034
Deux rapports à Rome	1035
La caution romaine	1037

<i>Quadragesimo anno</i>	1039
La reconnaissance du pluralisme syndical	1040
L'élan missionnaire	1041
La mutation des missions	1043
Un héritage encombrant	1044
L'ouverture des années 30	1046
46. De la guerre au concile	1051
L'enracinement de l'œcuménisme	1052
Du silence à la protestation	1054
L'avancée du laïc	1058
De nouveaux modèles de prêtres	1061
Présages de temps nouveaux ?	1063
Une fin de pontificat éprouvante	1065
Angelo Roncalli : un long passé	1068
Jean XXIII : un changement d'accent	1070
47. Vatican II. L'Église, espace de liberté	1077
Un printemps inespéré	1078
Un concile en liberté	1080
Un apprentissage nécessaire	1082
Jean-Baptiste Montini ou la formation d'un pape	1084
Paul VI et la relance du concile	1085
La liberté en question	1088
L'Église et le monde	1090
Vers la clôture	1091
Étonnante jeunesse de la tradition	1094
Un changement de climat	1096
Tout reste à faire	1099
Les limites du concile	1100
La crise inévitable	1104
Le temps d'un sourire	1108
Le premier pape polonais	1109
L'imprévisible Jean-Paul II	1111
Le pèlerin de la liberté	1112
48. Un nouvel Avent ?	1123
Un premier bilan	1124
Une volonté de dialogue	1126

Une approche du monde : les voyages de Jean-Paul II	1129
Un monde à reconstruire	1133
L'option pour les pauvres	1140
Une nouvelle évangélisation	1141
Vers le troisième millénaire	1144
49. Au milieu du gué !	1151
Le Jubilé de l'an 2000	1152
Un début de siècle éprouvant	1152
Un conclave rapide	1153
Benoît XVI, le pape théologien	1154
Le don de la vérité aux autres : une urgence	1156
Les dysfonctionnements de la Curie	1159
La crise de 2009	1160
Un lourd passif à solder	1162
À la croisée des chemins	1163
50. Jusqu'aux extrémités de la terre	1169
La renonciation de Benoît XVI	1170
François, un pape surprenant.....	1172
Un parcours singulier	1173
Les gestes et les mots d'un pasteur	1175
Des réformes à entreprendre.....	1177
L'Église selon François	1178
Pour la famille, un nouveau chemin de synodalité	1180
Les fruits du Synode : <i>Amoris laetitia</i>	1182
François aux prises avec la curie.....	1183
L'œcuménisme, c'est un chemin	1186
Dialogue interreligieux, témoignage de paix.....	1188
Le Jubilé de la miséricorde.....	1189
Instruments de travail.....	1195
Liste des papes.....	1197
Liste des tableaux généalogiques et systématiques.....	1207
Index.....	1209

Remis à jour et augmenté à plusieurs reprises depuis sa première parution sous le titre *L'Église dans l'histoire des hommes, 2 000 ans d'histoire de l'Église* est un ouvrage de référence aussi bien pour le chercheur que pour le lecteur désireux d'une initiation ou d'un approfondissement à l'histoire du christianisme.

Outil fiable et d'utilisation aisée, il allie qualité d'écriture et clarté pédagogique pour tous ceux qui veulent comprendre et retrouver leurs racines.

En retraçant l'histoire de l'Église, depuis sa naissance jusqu'au pontificat du pape François, l'auteur a accompli un véritable travail d'historien qu'il a su mettre à la portée du non-spécialiste.

Professeur d'histoire à l'université catholique de Lille, auteur de nombreux ouvrages, Paul Christophe a dirigé la collection « Bibliothèque d'histoire du christianisme » aux éditions Desclée (34 volumes parus) et la collection des « Petits Cerf-Histoire » aux éditions du Cerf.

www.mameeditions.com
40 € TTC france



Iconographies de couverture :

Pape François © Servizio fotografico/L'Osservatore Romano ;

Christ souriant, Abbaye de Lérins © Henri Gaud ;

Bâtisseurs de cathédrale © Getty Images / Corbis historical / Leemage.